Introduction à "De l'âme. Par Soranus, médecin de Trajan" de Voltaire

Gerhardt Stenger

▶ **To cite this version:**

Gerhardt Stenger. Introduction à "De l'âme. Par Soranus, médecin de Trajan" de Voltaire. "Œuvres complètes" de Voltaire, 76, Voltaire Foundation, pp.211-232, 2013, 978 0 7294 1019 9. halshs-03974670

HAL Id: halshs-03974670
https://shs.hal.science/halshs-03974670

Submitted on 6 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

INTRODUCTION

Environ cinq ans après l'article Ame des Questions sur l'Encyclopédie, Voltaire éprouve de nouveau le besoin de faire le point sur ce problème qui l'occupe depuis le début de sa carrière philosophique. On peut en effet remonter jusqu'à l'époque de son séjour en Angleterre pour lire les premières interrogations sur ce concept qu'il considérera toujours comme un pur produit de l'imagination humaine. Parmi les carnets de Voltaire, le Cambridge notebook contient les deux principaux axes de réflexion sur l'âme qu'il ne cessera de répéter tout en les approfondissant jusqu'à ses derniers écrits:

> We do not know what a soul is, we have no idea of the thing, therefore we ought not to admitt it.
>
> We are not of another gender than the beasts but of another species.[1]

> Je ne saurais comprendre ce que c'est que la matière, encore moins ce que c'est qu'esprit. […]
> Je ne saurais comprendre
> comment je pense,
> comment je retiens mes pensées,
> comment je remue.
>
> Les premiers principes auxquels mon existence est attachée sont tous impénétrables.[2]

---

[1] OCV, t.81, p.88. Selon Besterman (p.19), le Cambridge notebook daterait de 1727.
[2] OCV, t.81, p.95.

Voltaire est parfaitement conscient que la question de l'existence de l'âme n'est pas un problème philosophique ou religieux parmi d'autres; nier la spiritualité et l'immortalité de cette substance propre à l'homme, c'est priver les religions de leur fond de commerce le plus sûr, et les Eglises de leur raison d'être. On se souvient que Locke avait précisément défini la nature d'une Eglise – et légitimité son existence vis-à-vis de l'Etat – par la mission dont elle est investie, qui consiste à procurer le salut aux âmes de ses adhérents:

> Par ce terme, j'entends une société d'hommes, qui se joignent volontairement ensemble pour servir Dieu en public, et lui rendre le culte qu'ils jugent lui être agréable, et propre à leur faire obtenir le salut. […] Comme l'espérance du salut a été la seule cause qui l'a fait entrer dans cette communion, c'est aussi par ce seul motif qu'il [le fidèle] continue d'y demeurer.[3]

L'acharnement de Voltaire contre l'âme, ce 'petit être inconnu et incompréhensible' (p.**000**), ne s'explique pas autrement: supposer dans l'homme une âme libre et immortelle, c'est l'assujettir à une autorité spirituelle juge de ses pensées et de ses actes; c'est briser l'unité de l'individu et introduire la division au cœur de la société civile.

Ecrit au soir de sa vie, l'opuscule De l'âme contient la synthèse la plus complète que Voltaire ait jamais consacrée à la nature et à l'existence de l'âme. Sous le couvert d'un médecin antique, le philosophe nous présente l'aboutissement d'une longue

---

[3] Lettre sur la tolérance et autres textes, éd. J.-F. Spitz (Paris, 1992), p.171. C'est Locke qui souligne.

réflexion qu'on peut schématiquement diviser en trois volets ou étapes bien distincts: une polémique contre le dualisme cartésiano-chrétien en faveur de l'hypothèse lockéenne de la 'matière pensante'; une investigation d'ordre historique, dirigée essentiellement contre le judéo-christianisme; un dernier tour de table métaphysique qui, réunissant Spinoza et Malebranche dans un même corpus, accouche d'un fatalisme déiste et matérialiste dont De l'âme est l'expression la plus dense et la moins ambiguë.

Jusqu'en 1748, date de la dernière révision importante de la XIII[e] Lettre philosophique, Voltaire s'en prend essentiellement aux partisans de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme. Dès la première version de cette fameuse Lettre sur Locke (1732), il leur reproche de poser a priori l'existence d'un esprit distinct de la matière ou du corps. De quel droit, demande-t-il, attribue-t-on à l'esprit ce qui peut être attribué au seul corps? La richesse des propriétés de la matière, proclame Voltaire, jointe à la faiblesse de nos moyens de connaissance, interdit le recours à un principe d'explication purement abstrait:

> Tout ce que je sais, c'est que je ne dois pas attribuer à plusieurs causes, surtout à des causes inconnues, ce que je puis attribuer à une cause connue. Or, je puis attribuer à mon corps la faculté de penser et de sentir; donc, je ne dois pas chercher cette faculté dans un autre être appelé âme, ou esprit, dont je ne puis avoir la moindre idée.[4]

---

[4] Cité dans Lettres philosophiques. Derniers écrits sur Dieu, éd. G. Stenger (Paris, 2006), p.289. Ci-après LP.

A l'instar de Locke, Voltaire se propose d'étudier l'homme sans a priori philosophique ou théologique, de manière purement phénoménale. Soit qu'il examine les progrès de l'entendement d'un enfant après sa naissance,[5] soit qu'il se glisse dans la peau d'un extraterrestre afin de porter un regard objectif sur les hommes et les animaux qui peuplent l'Afrique,[6] il ne peut que conclure à l'égalité absolue de l'homme et de l'animal: 'Archimède et une taupe sont de la même espèce, quoique d'un genre différent'.[7] L'homme est de la même nature que la bête, ses idées dépendant du développement de ses organes; aussi raisonnables que nous, capables même de concevoir des idées générales, les animaux sentent comme nous, agissent comme nous, et 'ce ne peut être que par un excès de vanité ridicule que les hommes s'attribuent une âme d'une espèce différente de celle qui anime les brutes'.[8] Puisque l'homme, dans son essence, n'est pas radicalement différent de la bête, il faut de deux choses l'une: ou bien les animaux possèdent une âme comme l'homme – soit matérielle, donc mortelle, soit spirituelle, donc immortelle – ou bien il convient de supprimer cette notion de notre vocabulaire. Personne, sauf exception,[9] ne s'est jamais avisé d'accorder aux animaux une âme spirituelle et immortelle, semblable à celle des hommes. Comme le rappelle le

---

[5] Voir LP, p.286-88.
[6] Voir Traité de métaphysique, OCV, t.14, p.450-51.
[7] LP, p.288.
[8] Traité de métaphysique, OCV, t.14, p.453-54.
[9] D. Adams nous signale l'ouvrage Eléments de la philosophie moderne du médecin et théologien P. Massuet (Amsterdam, 1752, 2vol.), dans lequel l'auteur n'hésite pas à attribuer une âme spirituelle et immortelle aux animaux (t.1, p.45-46). Il n'est pas nécessaire de m'attribuer cette observation ; un simple renvoi suffit !

médecin Soranus, toute l'Antiquité a cru 'que tous les animaux, hommes et brutes, ayant une âme, l'ont nécessairement corporelle' (p.**000**). Quant à Voltaire, tout en insistant sur l'ignorance dans laquelle nous sommes, il fait nettement pencher la balance en faveur de l'hypothèse matérialiste: 'Je n'assure point que j'aie des démonstrations contre la spiritualité et l'immortalité de l'âme; mais toutes les vraisemblances sont contre elles'.[10]

La négation de l'existence d'une âme spirituelle et immortelle place Voltaire d'emblée à l'avant-garde de la philosophie des Lumières. Digne héritier de la littérature philosophique clandestine,[11] il met en avant l'unité de l'homme sentant et pensant et affirme, contre son maître à penser Newton, que la matière est 'capable de mille propriétés',[12] parmi lesquelles toutes celles que nous prenons à tort pour les manifestations d'une prétendue substance spirituelle. Voltaire sait gré à Locke d'avoir démontré la fausseté du dualisme cartésien, mais le scepticisme prudent du philosophe anglais, qui n'a avancé l'hypothèse de la matière pensante que de façon purement spéculative, tourne chez son disciple français en conviction profonde, pour ne pas dire en certitude: 'Je penserai que Dieu a donné des portions d'intelligence à des portions de matière organisées pour penser'.[13] Vue sous cet

---

[10] Traité de métaphysique, OCV, t.14, p.459.
[11] Dans son introduction à L'Ame matérielle, l'éditeur a souligné la parenté de ce manuscrit clandestin avec la Lettre sur Locke, estimant qu'il n'est pas interdit 'de supposer que Voltaire ait eu connaissance de ce traité, et qu'il se soit borné à en exprimer l'essentiel, en le dépouillant de toute longueur inutile et en lui prêtant l'allégresse et la grâce de son style' (L'Ame Matérielle, éd. A. Niderst (Paris, 1969), p.19).
[12] LP, p.286. Voir aussi la XV[e] Lettre, p.162.
[13] LP, p.288.

angle, l'âme n'est qu'une simple faculté de la matière et des organes, et non une personne; une propriété ou qualité 'occulte' (voir p.**000**), et non une substance. L'hypothèse lockéenne de la matière pensante, souligne Voltaire, ne conduit cependant pas à l'athéisme, elle requiert impérieusement un créateur intelligent: il est probable, affirme-t-il dans le Traité de métaphysique, 'qu'un être intelligent et supérieur a préparé et façonné la matière avec habileté'.[14] Voltaire avoue cependant avec beaucoup d'honnêteté que nous sommes dans le domaine de la vraisemblance et de la probabilité: 'Après nous être ainsi traînés de doute en doute, et de conclusion en conclusion', il faut 'regarder cette proposition: il y a un Dieu comme la chose la plus vraisemblable que les hommes puissent penser'.[15] En fin de compte, l'existence de Dieu n'est prouvée ni par 'l'ordre qui est dans l'univers', ni par 'la fin à laquelle chaque chose paraît se rapporter', et moins encore par des arguments plus métaphysiques: si elle s'impose à Voltaire, c'est parce que l'opinion contraire lui paraît moins vraisemblable: 'Dans l'opinion qu'il y a un Dieu, il se trouve des difficultés; mais dans l'opinion contraire il y a des absurdités'.[16] Quarante ans plus tard, sa position n'a pas changé d'un iota: 'La plus grande des probabilités, et la plus ressemblante à une certitude, est qu'il existe un Etre suprême et puissant, invisible pour nous, un régulateur de la grande machine qui a formé l'homme et tous les autres êtres.' (p.**000**)

---

[14] OCV, t.14, p.426.
[15] OCV, t.14, p.439 et var.
[16] OCV, t.14, p.437.

A la fin des années 1750, au moment où il est sur le point d'engager son combat contre l'Infâme, Voltaire publie, dans la Correspondance littéraire du 15 juillet 1759, un 'fragment' intitulé De l'antiquité du dogme de l'immortalité de l'âme, qui sera partiellement incorporé en 1764 dans l'article Ame du Dictionnaire philosophique.[17] La grande nouveauté de ce court texte est le recours à l'histoire. Alors qu'il s'était auparavant limité à développer l'exposé des opinions de quelques philosophes et Pères de l'Eglise, l'auteur de l'Essai sur les mœurs a entre-temps acquis assez de connaissances pour remontrer, dans son esquisse, jusqu'aux Perses et même aux Indiens. 'Le dogme de l'immortalité de l'âme, lit-on au début, est l'idée la plus consolante, et en même temps la plus réprimante que l'esprit humain ait pu concevoir. Cette belle philosophie était, chez les Egyptiens, aussi ancienne que leurs pyramides; elle était avant eux connue chez les Perses. […] Les Indiens en étaient persuadés, leur métempsycose en est la preuve.'[18] Tous ces peuples, ajoute Voltaire, croyaient l'âme matérielle, ils la regardaient 'comme une forme éthérée, légère, une image du corps'.[19] Mais l'essentiel, pour le moment, est ailleurs. Profitant des travaux de Warburton qu'il lit depuis 1757,[20] Voltaire affirme que le Décalogue n'enseigne pas l'existence d'une âme immortelle, qu'à l'époque de Moïse et encore longtemps après, les récompenses et les châtiments annoncés étaient purement

---

[17] Il paraîtra ensuite au t.3 des Nouveaux mélanges philosophiques, historiques, critiques, etc. (1765).
[18] Nouveaux mélanges, p.55-56 (M, t.17, p.161-62).
[19] Nouveaux mélanges, p.56 (M, t.17, p.162). Voir aussi De l'âme, p.**000**.
[20] Voir la lettre à G. Keate du 26 octobre 1757 (D7432).

temporels. 'Il est évident, conclut Voltaire, qu'on ne trouve pas un mot sur l'immortalité de l'âme, et sur la vie future.'[21] Le fragment se termine par un nouveau renvoi aux peuples anciens: 'Je ne crois pas que nous ayons parmi nous un seul système qu'on ne retrouve chez les anciens; ce n'est qu'avec les décombres de l'antiquité que nous avons élevé tous nos édifices modernes.'[22]

On sait que l'intérêt de Voltaire pour les anciens peuples de l'Orient et de l'Asie est entre autres motivé par son souci de renverser la chronologie traditionnelle selon laquelle les Hébreux ont tout appris aux autres nations. Le début de l'Essai sur les mœurs, consacré aux grandes civilisations antérieures au triomphe du christianisme, montre assez que le judaïsme et le christianisme ont puisé leurs sources dans le vieux fonds commun des croyances universelles. A côté de la Perse, de l'Egypte et de la Chine, c'est l'Inde qui occupe une position privilégiée dans l'esprit de Voltaire, en particulier à partir de 1760. Au mois d'octobre, il reçoit le fameux Ezour-Védam qu'on lui présente comme un commentaire des Védas.[23] Dès 1761, Voltaire s'empresse d'ajouter un nouveau chapitre à l'Essai sur les mœurs, le chapitre 4 intitulé 'Des Brahmanes; du Védam, et de l'Ezourvédam', dans lequel il présente longuement la religion et les textes sacrés des Indiens. Il s'y attarde encore dans La Philosophie de l'histoire (1765), en insistant

---

[21] Nouveaux mélanges, p.57-58.
[22] Nouveaux mélanges, p.60 (M, t.17, p.162).
[23] Il lui fut apporté par l'aventurier L. de Féderbe, comte de Maudave (voir D9289). On sait de nos jours qu'il s'agit d'un faux fabriqué sans doute par des missionnaires jésuites installés en Inde. Voir L. Rocher, Ezourvedam: a french Veda of the 18th century (University of Pennsylvania Studies on South Asia, vol.1, Amsterdam/Philadelphia), 1984, p.57-60.

davantage sur la croyance des Indiens en la métempsychose qui a donné naissance, selon lui, au concept d'âme immortelle: 'Ce qui me frappe le plus dans l'Inde, c'est cette ancienne opinion de la transmigration des âmes, qui s'étendit avec le temps jusqu'à la Chine et dans l'Europe. Ce n'est pas que les Indiens sussent ce que c'est qu'une âme, mais ils imaginaient que ce principe, soit aérien, soit igné, allait successivement animer d'autres corps.'[24] Deux ans plus tard, sans doute au début de 1767,[25] Voltaire lit les Interesting historical events, relative to the provinces of Bengal, and the Empire of Indostan de J.Z. Holwell.[26] Il y découvre le Shasta, présenté par l'auteur comme la première loi des Hindous, qui déclenche son enthousiasme. Ce texte qui, selon Holwell, aurait exactement 4866 ans, raconte l'histoire de la première création, bien avant le récit biblique. Cette fois-ci, Voltaire n'ajoute pas de nouveau chapitre à l'Essai sur les mœurs, mais remanie profondément le chapitre 3 dans lequel il introduit le Shasta par la remarque suivante*:* 'Il est indubitable que les plus anciennes théogonies, furent inventées chez les Indiens. Ils ont deux livres

---

[24] OCV, t.59, p.147. Voltaire relativisera son opinion concernant les Chinois dans Dieu et les hommes: 'tous les grands peuples ont admis expressément la permanence de ce qu'on appelle âme, après la mort, excepté les Chinois. Encore ne peut-on pas dire que les Chinois l'aient niée formellement. Ils n'ont ni assuré ni combattu ce dogme; leurs livres n'en parlent point.' (OCV, t.69, p.320-21).

[25] Voir D.S. Hawley, 'L'Inde de Voltaire', SVEC 120 (1974), p.146, ainsi que l'introduction de C. Manley aux Fragments sur l'Inde (OCV, t.75B, p.24-36).

[26] J.Z. Holwell, Interesting historical events, relative to the provinces of Bengal, and the Empire of Indostan. With […] the mythology and cosmogony, fasts and festivals of the Gentoo's, followers of the Shastah, and a Dissertation on the metempsychosis, commonly, though erroneously, called the pythagorean doctrine (London, 1765-71). Voltaire en possédait la deuxième édition parue en 1666-67 (BV1666 et CN, t.4, p.458-70).

écrits, il y a environ cinq mille ans dans leur ancienne langue sacrée, nommée le Hanscrit ou le Sanscrit. De ces deux livres, le premier est le Shasta, et le second, le Védam.'[27] Il insère ensuite deux extraits, traduits de l'anglais par ses soins, sur la création et la chute des anges, qu'on retrouvera dans De l'âme (p.**000)** et d'autres ouvrages. Au fil des ans, l'Inde est devenue pour Voltaire le berceau de théogonies antérieures à la Genèse que le judéo-christianisme n'a fait qu'imiter: 'Il m'a paru évident que notre sainte religion chrétienne est uniquement fondée sur l'antique religion de Brama', mande-t-il encore à Frédéric II fin 1775 (D19806). Après avoir établi que les dogmes principaux de la religion judéo-chrétienne ne sont que de pâles reflets de l'ancienne sagesse des Indiens, Voltaire estime que la croyance en l'immortalité de l'âme vient tout droit des Indiens, de leur croyance en la métempsychose que les Grecs ont rapportée en Europe: 'L'idée d'une âme distincte du corps, l'éternité de cette âme, la métempsychose sont de leur invention. Ce sont là sans doute de belles idées […]. La doctrine de la métempsychose surtout n'est ni absurde, ni inutile.'[28]

Arrivée en Grèce, la notion d'âme, d'origine essentiellement religieuse, a subi l'influence de la philosophie platonicienne dont le principal défaut 'fut de prendre des mots pour des choses'.[29] Dans l'article Ame du Dictionnaire philosophique, mais plus encore dans les Questions proposées à qui voudra et pourra les résoudre

---

[27] OCV, t.22, p.74.
[28] Dieu et les hommes, OCV, t.69, p.296-97.
[29] Les Adorateurs, ou les louanges de Dieu, M, t.28, p.320.

publiées dans le Journal encyclopédique du 15 septembre 1764, Voltaire a dénoncé ce travail de la généralisation qui produit des concepts vides de sens. 'N'est-il pas vrai, demande-t-il, que ces mots: la vie, la santé, l'intelligence, la volonté, la force, le mouvement, la végétation, le sentiment, sont des mots génériques, des mots abstraits, inventés pour exprimer des effets que nous voyons, que nous éprouvons? Il n'y a point sans doute d'être réel appelé la vie qui se loge dans un corps et le rend vivant.'[30] En bon nominaliste, Voltaire affirme que seules existent réellement les choses individuelles et que les termes généraux comme homme, cheval, chien, ou encore sensation, volonté, mémoire ou mouvement, ne sont que des êtres de langage forgés par abstraction à partir du réel. Il en va de même pour le mot âme. N'est-il pas clair, s'exclame Voltaire, 'qu'il n'y a pas plus de raison de dire: L'âme de ce cheval est un être à part, que de dire: La vie, la force, le mouvement, la digestion, le sommeil de ce cheval, sont des êtres à part?'[31] Admettre une réalité essentielle en plus des réalités sensibles particulières, c'est être victime d'une illusion langagière: toutes nos disputes viennent 'de l'abus que nous faisons des mots,

[30] M, t.25, p.257. L'idée que le concept d'âme s'est élaboré progressivement par voie d'abstraction et de généralisation se retrouve déjà dans la Lettre sur Locke: 'D'abord le mot d'âme a signifié la vie, et a été commun pour nous et pour les autres animaux; ensuite notre orgueil nous a fait une âme à part et nous a fait imaginer une forme substantielle pour les autres créatures.' (LP, p.289)

[31] M, t.25, p.258. Il va de soi, et contrairement à ce qu'il affirme malicieusement dans une note (p. 258), que les réflexions de Voltaire sur l'âme des animaux s'appliquent aussi à l'homme.

et de l'habitude où nous sommes depuis longtemps de les prendre pour des choses'.[32]

Au début des années 1760, Voltaire commence à procéder à une révision générale de sa philosophie qui connaîtra une apogée vers la fin de la décennie et son expression la plus complète dans les neuf volumes des Questions sur l'Encyclopédie (1770-72).[33] Face aux progrès de l'athéisme militant, le 'philosophe ignorant' est résolu de se battre sur le même terrain que ses adversaires. Or pour convaincre les athées, quelques sarcasmes ne suffisent pas, il faut argumenter: sur Dieu, sur l'acquisition de nos idées, sur l'existence du mal. Peu à peu, l'attitude du pur sceptique qui se contente de rabâcher que nous ne pouvons rien connaître cède la place à une ébauche de système éclectique où Malebranche côtoie Spinoza aux côtés de Leibniz et de Sénèque. Même si les attributs de Dieu nous restent cachés, les 'bornes de l'esprit humain', juge Voltaire, ne nous interdisent pas d'essayer d'établir un certain nombre d'hypothèses vraisemblables, plus vraisemblables du moins que celles des athées modernes. Prenons le cas de la matière pensante. On ne peut plus se borner à répéter avec Locke que Dieu a pu donner à la matière la faculté de penser: les athées prétendent eux aussi que la matière pense, sauf qu'ils remplacent Dieu par la combinaison fortuite des atomes.[34] Locke ne s'est pas assez expliqué ni sur la manière dont nos sens font entrer les perceptions

---

[32] M, t.25, p.257.
[33] Sur la dernière période de Voltaire philosophe, voir LP, p.45-58 et 297-306.
[34] Voir à ce sujet E.D. James, 'Voltaire's dialogue with the materialists', dans R.J. Howells et al. (éd.), Voltaire and his world. Studies presented to W.H. Barber (Oxford, 1985), p.117-31.

dans l'esprit ni sur la nature de l'esprit. Car une fois qu'on a bien compris que nos idées viennent de nos sensations, il reste un problème de taille: la sensation, comment se transforme-t-elle en idée? On sait assez, observe Voltaire, 'qu'il n'y a aucun rapport entre l'air battu, et des paroles qu'on me chante, et l'impression que ces paroles font dans mon cerveau'.[35] Voltaire a longtemps refusé d'apporter une réponse à ce problème, car 'demander comment nous pensons et comment nous sentons, comment nos mouvements obéissent à notre volonté, c'est demander le secret du Créateur'.[36] Au milieu des années 1760, Voltaire est décidé à s'aventurer plus loin. Se souvenant de Malebranche dont le 'tout en Dieu' apparaît dès la deuxième Lettre philosophique,[37] il déclare avec beaucoup de conviction que l'homme vit sous l'entière dépendance de l'Etre suprême: 'Je suis toujours frappé de cette grande idée que Dieu a tout fait, qu'il est partout, qu'il pénètre tout, qu'il donne le mouvement et la vie à tout; et s'il est dans toutes les parties de mon être, comme il est dans toutes les parties de la nature, je ne vois pas quel besoin j'ai d'une âme.'[38] J. Deprun a bien montré que l'intuition de la dépendance est au cœur de la métaphysique voltairienne, et spécialement après 1750,[39] même s'il est loin de

---

[35] Article Sensation du Dictionnaire philosophique, OCV, t.35, p.528.
[36] Traité de métaphysique, OCV, t.14, p.442-43.
[37] Voir LP, p.83.
[38] Article Catéchisme chinois du Dictionnaire philosophique, OCV, t.35, p.453. Malebranche a succinctement exposé sa doctrine du 'en nous sans nous' dans les Réflexions sur la prémotion physique (Paris, 1715), p.69-82.
[39] Voir 'Le Dictionnaire philosophique et Malebranche', dans M.-H. Cotoni (éd.), Voltaire. Dictionnaire philosophique (Paris, 1994), p.94. Voir aussi E.D. James, 'Voltaire and Malebranche: from sensationalism to Tout en Dieu', dans The Modern Langage Review, 75, 1980, p. 282-90.

partager entièrement la théorie malebranchienne de la vision en Dieu. Selon Malebranche, Dieu sent et pense à notre place; Voltaire, quant à lui, affirme que Dieu produit en nous nos pensées et nos sensations: 'Je suis bien sûr au moins que si nous ne voyons pas les choses en Dieu même, nous les voyons par son action toute-puissante.'[40] De là, il tire la conséquence que nous ne sommes qu'une machine dont Dieu fait mouvoir tous les ressorts, et que l'âme est inutile, Dieu même nous en tenant lieu.

On ne surestimera toutefois pas cette adhésion, plutôt surprenante, de Voltaire au philosophe de l'Oratoire, car un métaphysicien peut parfois en cacher un autre. Est-ce la critique biblique qui lui a fait redécouvrir Spinoza, comme le croit P. Vernière?[41] Toujours est-il qu'à partir de 1769, Voltaire n'hésite pas à enrôler le philosophe maudit, l'athée par excellence, dans son combat contre l'athéisme. Contrairement à ce qu'il soutenait encore dans Le Philosophe ignorant,[42] Voltaire est désormais convaincu que l'assimilation de Dieu et de la nature ne fait pas de l'auteur de l'Ethique le père spirituel des athées modernes: il n'y en a aucun parmi ceux-ci, déclare-t-il dans une lettre à M^me^ Du Deffand du 3 avril 1769,

> qui approche de Spinosa. Ce Spinosa admettait avec toute l'antiquité une intelligence universelle, et il faut bien qu'il y en ait une puisque nous avons de l'intelligence. Nos athées

---

[40] Article Idée du Dictionnaire philosophique, OCV, t.36, p.202.
[41] Voir P. Vernière, Spinoza et la pensée française avant la Révolution (Paris, 1982), p.509-14. Voltaire est loin d'avoir de Spinoza une connaissance de seconde main: 'Il sait sur Spinoza tout ce qu'on peut savoir de son temps et quelquefois plus encore' (p.515).
[42] Voir OCV, t.62, p.61.

> modernes substituent à cela je ne sais quelle nature incompréhensible, et je ne sais quels calculs impossibles. C'est un galimatias qui fait pitié. (D15566)

Si Spinoza 'ne put s'empêcher d'admettre une intelligence agissante dans la matière',[43] il s'est en revanche trompé en ce qu'il considérait que cette intelligence universelle était inhérente à la matière, qu'elle en était 'l'âme' pour ainsi dire. Cette première erreur, estime Voltaire, peut être corrigée d'un trait de plume. L'universalité des choses n'est pas Dieu (Deus sive Natura), elle émane de Dieu comme la lumière du Soleil: 'on ne fait point Dieu l'universalité des choses. Nous disons que l'universalité des choses émane de lui.'[44] La seconde erreur de Spinoza est d'avoir rejeté les causes finales tout en admettant une intelligence agissante dans la matière; cela est contradictoire, car 'si cet être infini, universel, pense, comment n'aurait-il pas des desseins?'[45] Voltaire conclut par sa propre profession de foi, qui tient en ces quelques mots: 'Pour moi je ne vois dans la nature comme dans les arts, que des causes finales; et je crois un pommier fait pour porter des pommes comme je crois une montre faite pour marquer l'heure.'[46] La position des athées modernes, répète-t-il inlassablement, est moins vraisemblable que la sienne: l'agencement le plus adroit de la matière ne saurait produire le mouvement, la sensation, le sentiment ni la pensée; n'importe quoi ne peut naître de n'importe quoi, la matière se

---

[43] Article Dieu, dieux des Questions sur l'Encyclopédie, OCV, t.40, p.430.
[44] Tout en Dieu, LP, p.315 (M, t.28, p.98).
[45] Article Dieu, dieux, OCV, t.40, p.435.
[46] Article Dieu, dieux, OCV, t.40, p.436.

compose d'atomes inaltérables qui ne sauraient se transmuer l'un dans l'autre.

L'époque est toutefois loin où Voltaire se représentait Dieu comme un roi dans son palais, agissant d'une liberté absolue. Au milieu des années 1760, il a fini par congédier le Dieu tout-puissant et libre de Newton en faveur d'un Démiurge immanent au monde et inaccessible auquel tous les êtres sont soumis. L'artisan suprême, proclame-t-il avec Leibniz, n'est pas un 'ouvrier occupé des roues de sa machine' mais une 'mathématique générale qui dirige toute la nature'.[47] Dieu est le seul être dont l'essence consiste à agir nécessairement et en toute indépendance. Tout le reste est sous la dépendance divine, qui se manifeste selon des lois universelles et nécessaires; pour un peu, Voltaire-Soranus donnerait même des gages à l'ancienne prémotion physique du thomisme. Sous l'influence de Spinoza et de Malebranche, le Dieu de Newton s'est mué en un 'fabricateur éternel' (p.**000**) hors de notre portée et de notre mesure, une puissance nécessaire qui a créé un ordre que rien ne perturbe et qui ne tient aucun compte des cas particuliers. A l'échelle de ce Démiurge, le bien et le mal disparaissent.

Depuis le Traité de métaphysique, Voltaire n'accorde à l'athéisme qu'un seul argument de poids contre l'existence de Dieu: la présence du mal sur terre. En 1764, il exposait encore le dilemme sans apporter de réponse:

> Ou Dieu veut ôter le mal de ce monde, et ne le peut: ou il le peut, et ne le veut pas; ou il ne le peut, ni ne le veut; ou enfin il le veut et le peut. S'il le veut et ne le peut pas, c'est

[47] Tout en Dieu, LP, p.315 et 308 (M, t.28, p. 98 et 92).

> impuissance, ce qui est contraire à la nature de Dieu; s'il le peut et ne le veut pas, c'est méchanceté, et cela est non moins contraire à sa nature; s'il ne le veut ni ne le peut, c'est à la fois méchanceté et impuissance; s'il le veut et le peut (ce qui seul de ces parties convient à Dieu), d'où vient donc le mal sur la terre?[48]

Si tout n'est pas bien comme le veut le système absurde de l'optimisme, ne convient-il pas, demande-t-il en 1767 dans les Homélies prononcées à Londres, de prendre le parti embrassé par 'tous les sages de l'antiquité'? Il s'agit, ni plus ni moins, 'de croire que Dieu nous fera passer de cette malheureuse vie à une meilleure, qui sera le développement de notre nature'.[49] Voltaire propose ici sans rire une espèce de métempsychose dont il se garde cependant d'entrer dans les détails:

> Nous ignorons ce qui pense en nous: et par conséquent nous ne pouvons savoir si cet être inconnu ne survivra pas à notre corps; il se peut physiquement qu'il y ait en nous une monade indestructible, une flamme cachée, une particule du feu divin, qui subsiste éternellement sous des apparences diverses. Je ne dirai pas que cela soit démontré; mais sans vouloir tromper les hommes on peut dire que nous avons autant de raison de croire que de nier l'immortalité de l'être qui pense.[50]

---

[48] Article Tout est bien du Dictionnaire philosophique, OCV, t.35, p.421.
[49] OCV, t.62, p.434.
[50] OCV, t.62, p.434-35. Voir aussi les Dialogues d'Ephémère (OCV, t.80C, p.161-63). Face à l'objection – bien voltairienne! – de Callicrate: 'Vous conviendrez que si l'invention de cette monade n'est pas totalement absurde, elle est bien hasardée, et qu'il ne faut pas fonder sa philosophie sur des peut-être', son interlocuteur en est réduit à avouer qu'il n'a proposé cette monade

Conclura-t-on à un revirement complet de la part de Voltaire, ou du moins à l'"inquiétude du vieillard' qui espère 'que sa vieille âme ne périra pas tout entière'?[51] Voire. L'humanité, constate-t-il, a un besoin perpétuel de consolation et d'espoir. Faut-il l'en priver en affirmant catégoriquement l'anéantissement total après la mort? En réalité, Voltaire estime que la question du mal est… mal posée, ou plutôt qu'elle ne s'applique qu'à un Dieu personnel, un Dieu qui 'permet' le crime mais ne le fait pas: 'Faire un crime, c'est agir contre la justice divine, c'est désobéir à Dieu. Or Dieu ne peut désobéir à lui-même, il ne peut commettre de crime, mais il a fait l'homme de façon que l'homme en commet beaucoup.'[52] Résoudra-t-on cette aporie en déclarant avec Leibniz, Pope et Shaftesbury que le mal individuel, quoique une réalité, est en vérité nécessaire pour le bien du tout? Pendant un certain temps, Voltaire a adhéré à cette doctrine, allant jusqu'à déclarer, dans les Eléments de la philosophie de Newton, que 'ce qui est mauvais par rapport à vous est bon dans l'arrangement général'.[53] Après le tremblement de terre de Lisbonne, la théodicée voltairienne prend cependant ses distances avec ce Dieu-providence bienveillant et qui se charge de pourvoir au bonheur de ses créatures: tout est nécessaire, mais tout n'est pas bien. Au tournant des années 1770, Voltaire fait un pas de plus: désormais, l'Etre des êtres se voit ravalé à un 'principe d'action'[54] anonyme et inaccessible, une providence générale

---

que comme une 'imagination grecque'.
[51] R. Pomeau, La Religion de Voltaire (Paris, 1969), p.405.
[52] Article Nécessaire du Dictionnaire philosophique, OCV, t.36, p.403.
[53] OCV, t.15, p.632.
[54] C'est le sous-titre de l'important opuscule Il faut prendre un parti écrit en

soumise à la puissance aveugle d'un destin indifférent aux malheurs individuels. Autrement dit: Dieu est limité et borné.[55] Non seulement parce que l'idée d'un Dieu infini donne trop de gages au spinozisme, mais aussi par ce que seul un Dieu borné, tout intelligence suprême qu'il est, peut être disculpé de l'existence du mal. L'artisan suprême est lui aussi soumis à une loi naturelle contraignante, la même qui pèse sur les hommes: 'DIEU, en formant le Soleil lumineux, ne pouvait lui ôter ses taches. DIEU, en formant l'homme avec des passions nécessaires, ne pouvait peut-être prévenir ni ses vices ni ses désastres'.[56] On a bien lu: le grand Etre, déclare Voltaire, est impuissant face au mal dont il n'a pu éviter l'apparition. Mais il y a mieux. Dans l'article Nécessaire du Dictionnaire philosophique, Voltaire avait encore hésité à faire de Dieu l'auteur du péché: 'Il permet le crime, mais il ne le fait pas', y affirme Selim, qui est sans doute son porte-parole.[57] Dans De l'âme, ce dernier reste de leibnizianisme[58] est balayé sans autre forme de procès: 'Si DIEU permet seulement le péché, c'est lui qui le commet, puisque permettre et faire c'est la même chose pour le maître absolu de tout. […] Qui a tout produit, a certainement produit le bien et le mal.' (p.**000**) Dieu ne permet ni n'empêche le péché ou le crime, le bien et le mal, non parce qu'il est méchant ou impuissant,

---

1772.

[55] Voir Lettres de Memmius à Cicéron, LP, p.349 (M, t.28, p.447), et l'article Infini des Questions sur l'Encyclopédie.

[56] Lettres de Memmius à Cicéron, LP, p.350-51 (M, t.28, p.448).

[57] OCV, t.36, p.403.

[58] Selon Leibniz, le mal physique (la souffrance) n'est 'voulu' par Dieu que comme condition de la réalisation du meilleur monde qu'il lui soit possible de créer; le mal moral (le péché) a sa cause dans la liberté même de l'homme: il n'est que permis et nullement voulu de Dieu.

mais parce que sont des catégories purement humaines. L'Etre suprême n'est ni un roi ni un père bienveillant: représentations ridicules et indignes. Au niveau du Démiurge, du principe d'action, le bien et le mal sont des notions vides de sens: 'Tout ce qu'on peut dire, c'est que le mal est pour nous et non pas pour Dieu. […] Il n'y a point de mal pour le grand Etre; il n'y a pour lui que le jeu de la grande machine qui se meut sans cesse par des lois éternelles.' (p.**000**) A l'instar des brahmanes, le sage stoïcien – Soranus en l'occurrence – ne peut que se résigner aux maux de ce monde.[59]

L'auteur fictif du traité De l'âme, le médecin Soranus,[60] n'est pas sans rappeler un autre médecin et philosophe, La Mettrie, auteur d'une Histoire naturelle de l'âme (1745) devenue Traité de l'âme à partir de 1750. L'un et l'autre passent par le corps humain pour examiner la nature de l'âme, et leur conclusion est sans appel: en dépit des bornes imposées à notre savoir, l'observation

---

[59] Le thème de la résignation aux lois de la nécessité – mais non aux maux causés par les hommes! – apparaît fréquemment dans les écrits de Voltaire. On lit, par exemple, dans Les Adorateurs: 'Souvenez-vous que les effets d'une cause nécessaire sont nécessaires aussi. C'est l'opinion de tous les sages: elle produit une vertu consolante, la résignation.' (M, t.28, p.323) Dans la lettre à la marquise Du Deffand du 1er juin 1770 (D16372), Voltaire se réclame d'Horace pour prêcher la résignation à la 'fatalité qui gouverne ce monde'.

[60] On connaît plusieurs médecins de l'Antiquité qui portaient le nom de Soranus. L'auteur fictif du traité De l'âme était originaire d'Ephèse et vivait sous Trajan et Hadrien (voir l'article Médecins anciens de l'Encyclopédie, t.10, p.290-91). Voltaire a-t-il trouvé son nom dans les ouvrages de Jean Levesque de Burigny? On lit, dans l'Histoire de la philosophie païenne (La Haye, 1724, 2 vol., BV584), que 'le Médecin Soranus qui vivait du temps des Empereurs Trajan et Adrien, composa quatre Livres sur l'Ame. Il tâcha de faire voir qu'elle était corporelle: c'est ce que nous apprend Tertullien.' (t.1, p.272) Dans la Théologie païenne (Paris, 1754, 2 vol., BV585), on lit de même que 'Tertullien avait parlé d'un Soranus, qui avait fait un grand ouvrage sur l'âme, dans lequel il attaquait, et sa spiritualité, et son immortalité' (t.2, p.22) Dans les deux ouvrages, le texte latin et la référence sont donnés en note: il s'agit d'un passage du ch.6 du De anima.

anatomique et physiologique conduit à récuser toute distinction de nature entre matière, vie et pensée. Matérialiste et athée, La Mettrie n'a jamais ouvertement douté de l'existence de Dieu, même si ses véritables sentiments ne faisaient aucun doute, bien au contraire. Soranus, quant à lui, se contente d'affirmer l'existence d'un lointain Démiurge dont les hommes n'ont rien à attendre, et surtout pas après la mort.

Si Voltaire rejette donc, en des termes on ne peut plus clairs, l'existence de l'âme dans son traité attribué à Soranus, il n'est pas moins conscient qu'il n'est guère plausible de prêcher un Dieu rémunérateur et vengeur sans l'arrimer à une hypothétique vie après la mort. Cette conception purement utilitariste de la religion, résumée par le fameux vers 'Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer',[61] ne traduit en rien les convictions de Voltaire philosophe. Elle apparaît encore avec force dans les articles Athéisme et Dieu, dieux des Questions sur l'Encyclopédie, mais l'article Identité des mêmes Questions expose nettement et sans détours l'immense difficulté soulevée par l'idée d'un Dieu rémunérateur et vengeur. Si la pensée vient des sens, déclare Voltaire, il n'est guère probable qu'elle subsiste après leur destruction:

> […] il faut savoir si l'âme étant une substance, et ayant perdu toute connaissance du mal qu'elle a pu faire, étant aussi étrangère à tout ce qu'elle a fait avec son corps qu'à tous les autres corps de notre univers, peut et doit, selon notre

[61] Epître à l'auteur du livre des Trois imposteurs (M, t.10, p.403). Voir aussi D16792.

manière de raisonner, répondre dans un autre univers des actions dont elle n'a aucune connaissance; s'il ne faudrait pas en effet un miracle pour donner à cette âme le souvenir qu'elle n'a plus, pour la rendre présente aux délits anéantis dans son entendement, pour la faire la même personne qu'elle était sur terre; ou bien si Dieu la jugerait à peu près comme nous condamnons sur la terre un coupable, quoiqu'il ait absolument oublié ses crimes manifestes. Il ne s'en souvient plus; mais nous nous en souvenons pour lui; nous le punissons pour l'exemple. Mais Dieu ne peut punir un mort pour qu'il serve d'exemple aux vivants. Personne ne sait si ce mort est condamné ou absous. Dieu ne peut donc le punir que parce qu'il sentit et qu'il exécuta autrefois le désir de mal faire. Mais si, quand il se présente mort au tribunal de Dieu, il n'a plus rien de ce désir, s'il l'a entièrement oublié depuis vingt ans, s'il n'est plus du tout la même personne, qui Dieu punira-t-il en lui?[62]

La réponse est ô combien ironique: 'il faut dans tous ces labyrinthes recourir à la foi seule; c'est toujours notre dernier asile.'[63]

Dans Sophronime et Adélos (1776), enfin, la négation de l'immortalité de l'âme est définitivement débarrassée de ses conséquences réputées fâcheuses: 'si Dieu fait tout, s'il est tout, il

---

[62] OCV, t.42A, p.316. Voltaire ne fait que développer une interrogation qui se trouve déjà dans le Traité de métaphysique: 'je demande ce que l'esprit de Jacques a de commun avec Jacques quand il est mort.' (OCV, t.14, p.458)
[63] OCV, t. 42A, p.316. Voir aussi les dernières pages de L'A.B.C. où les différents interlocuteurs sont unanimement d'accord pour rejeter l'idée d'un Dieu 'rémunérateur et punisseur' tout en préconisant qu"il ne faut point ébranler une opinion si utile au genre humain' (M, t.27, p.400).

ne peut ni récompenser ni punir les simples instruments de ses décrets absolus'.[64] Malebranche se retourne sans doute dans sa tombe mais Voltaire a fini par tourner la page du rémunérateur-vengeur. Les tourments de l'enfer? des chimères absurdes: 'Les charlatans sacrés qui inventèrent ces horribles fadaises pour se faire craindre, et qui ne soutinrent leur religion que par des bourreaux, sont aujourd'hui regardés par les sages comme la lie du genre humain; ils sont aussi méprisés que leurs fables'.[65] Vers 1774, Voltaire a franchi le Rubicon sous le masque du médecin romain Soranus. Deux ans plus tard, sa religion est faite. 'J'ai craint longtemps', avoue Sophronime à son interlocuteur, 'ces conséquences dangereuses, et c'est ce qui m'a empêché d'enseigner mes principes ouvertement dans mes écoles'.[66]

Après les Lettres de Memmius à Cicéron et Il faut prendre un parti, le traité De l'âme montre une fois de plus qu'il ne faut pas exagérer, sur le plan des idées, la rivalité entre le théisme de Voltaire et l'athéisme philosophique ou, si l'on préfère, le matérialisme athée.[67] Tout en restant convaincu de la nocivité de l'athéisme pour les hommes vivant en société,[68] il effectue, une fois passé le scandale du Système de la nature (1770), un rapprochement avec le groupe autour de Diderot – les Straton et

---

[64] M, t.25, p.465.
[65] M, t.25, p.466.
[66] M, t.25, p.466.
[67] Voir à ce sujet R. Virolle, 'Voltaire et les matérialistes d'après ses derniers contes', Dix-huitième siècle 11 (1979), p.63-74, et G. Stenger, 'Le matérialisme de Voltaire', dans B. Fink et G. Stenger (éd.), Etre matérialiste à l'âge des Lumières. Hommage offert à Roland Desné (Paris, 1999), p.275-85.
[68] C'est ce que montre assez le conte Histoire de Jenni lancé par Voltaire en 1775 contre Le Bon sens de d'Holbach.

Lucrèce dans De l'âme – qui dénote une identité de vues sur presque tous les points essentiels. 'Vous rentrez toujours malgré vous dans le système de nos épicuriens', constatera, amusé, Callicrate dans les Dialogues d'Evhémère.[69] Sur le mode tantôt léger, tantôt grave, Voltaire exhorte ses amis à n'admettre avec lui qu'une seule et unique chose, à savoir que 'la plus grande des probabilités, et la plus ressemblante à une certitude, est qu'il existe un Etre suprême et puissant, invisible pour nous, un régulateur de la grande machine qui a formé l'homme et tous les autres êtres.' (p.**000**) On peut dire aussi les choses ainsi: l'hypothèse de l'existence d'un Etre intelligent qui a formé le monde suivant des lois universelles est moins absurde que le postulat, affirmé sans preuves, selon lequel le monde s'est formé tout seul. Pour tout le reste, Voltaire se range du côté des matérialistes.

De l'âme, par Soranus, médecin de Trajan parut en 1775 dans l'édition dite encadrée des Œuvres complètes, et au tome XVIII des Nouveaux Mélanges philosophiques, historiques, critiques, etc. On ne connaît pas la date de rédaction de l'opuscule; Voltaire n'en fait mention nulle part dans sa correspondance et on n'en connaît pas d'édition séparée. Le texte est passé à peu près complètement inaperçu par la suite: un bref mais élogieux compte rendu dans l'Histoire littéraire de Luchet,[70] puis un bref et inexact, voire

---

[69] OCV, t.80C, p.141.

[70] En voici le début: 'C'est toujours un nouveau sujet d'étonnement de voire un poète, un littérateur, traiter avec tant de profondeur, avec tant de clarté des questions de métaphysique, et fournir aux docteurs un modèle des écrits de ce genre.' (J.-P.-L. de Luchet, Histoire littéraire de monsieur de Voltaire (Cassel,

malveillant compte rendu dans l'Histoire de la vie et des ouvrages de Voltaire de Paillet de Warcy.[71] Depuis, c'est le silence total.

Manuscrits et éditions

Manuscrits

Ms

Manuscrit autographe avec corrections de 4 folios, paginé de 13 à 16 et relié dans le Recueil d'ouvrages et fragments autographes de Mr de Voltaire. 1788. Sur le premier plat de ce recueil figure la mention: 'Relié à Paris par Delorme. 1788.' On lit, au bas de la page précédente, cette remarque de la main de Joseph Marie Decroix (**???**): 'Nota: Les deux pages suivantes numérotées 13, 14, 15 et 16, sont une portion du manuscrit autographe de l'ouvrage intitulé De l'âme, par Soranus, section IV. Ce fragment, dans l'édition de Kehl 8° commence à la page 234. Dans le manuscrit, ce qui suit ce vers: Ce qu'on fut avant sa naissance, est différent de ce qu'on voit dans l'imprimé et pourrait être donné comme variante de cette section IV.'

Editions

1780), t.4, p.362).
[71] L. Paillet de Warcy, Histoire de la vie et des ouvrages de Voltaire (Paris, 1824), t.2, p.530.

NM (1776)

Nouveaux Mélanges philosophiques, historiques, critiques, etc.

[Genève, Cramer,] 1765-1776. 19 vol. 8°.

Tome xviii (postdaté 1776), p. 330-354.

W75G (1775)

Tome xl [Pièces détachées, t.iii], p.377-394.

W68 (1)

Tome xxix (1777), p. 509-524.

W68 (2)

Mélanges philosophiques, littéraires, historiques, etc.

Tome septième (1777), p. 509-524.

W70L (1780)

Tome liii, p. 341-361.

K84

Tome xxxii, p. 226-244.

K85

Tome xxxii, p. 226-244.

Principes de cette édition

Publié peut-être simultanément dans les Nouveaux mélanges (NM) et l'édition encadrée (W75G) en 1775,[72] De l'âme n'a pas fait l'objet d'une révision ultérieure de la part de Voltaire. Toutes les éditions jusqu'à Kehl donnent en principe le même texte; les différentes leçons entre les éditions proviennent de corrections dues aux éditeurs. NM et W75G présentent la leçon manifestement erronée 'jouissance' (p.**000**) et la leçon correcte 'trois' (p.**000**); W68 corrige 'jouissance' en 'puissance' et, pour des raisons de logique, 'trois' en 'deux', vu que la suite du texte omet par erreur l'âme sensitive. Compte tenu de ces corrections, le meilleur texte est W68,[73] que nous avons choisi comme texte de base.

Traitement du texte de base

Nous avons rétabli la majuscule en début d'une phrase entière après un point d'interrogation. Nous avons conservé les italiques, sauf pour les noms propres, en modernisant toute fois l'accentuation; nous les avons ajoutées au Shasta et à la Troade. L'orthographe des noms propres a été respectée, ainsi que la ponctuation. Les erreurs suivantes ont été corrigées: 'toi seul nous donne' en 'toi seul nous donnes' (l.**000**) et 'contint' en 'contînt' (l.**000**). W68 étant très proche des pratiques modernes, nous n'avons que peu modernisé la graphie, l'accentuation et la grammaire. Les

[72] Etant donné que le dix-neuvième et dernier volume des Nouveaux mélanges porte le millésime 1775, il n'est pas interdit de penser que le vol.18 a également paru cette année-là.

[73] L'exemplaire de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne intitulé Mélanges philosophiques, littéraires, historiques, etc., tome septième, Genève, 1777 (cote: M 667Bis) contient encore la leçon 'trois' au lieu de 'deux (l.**000**).

particularités du texte de base dans ces trois domaines étaient les suivantes:

I. Particularités de la graphie

1. Consonnes

- absence de la consonne *p:* tems.
- absence de la consonne *t:* abondans, agissans, amans, argumens, descendans, embrassemens, enfans, excrémens, géans, impertinens, instrumens, intéressans, mouvemens, parens, savans, sentimens, talens, tourmens, vivans.
- redoublement de consonnes: apercevoir, appellait, appellaient, appellé, appellèrent, appellons, s'appella, imbécilles, tetter.

2. Voyelles

- emploi de i à la place de y: psiché.
- présence archaïque du u dans: vuider.

3. Divers

- utilisation systématique de l'esperluette.

4. Graphies particulières

- orthographe moderne rétablie: delà (pour de là).

5. Le trait d'union

- présent avec l'adverbe 'très': très-occulte.
- présent dans les mots et expressions suivantes: aussi-tôt, long-tems, par-tout, tout-d'un-coup.
- absent dans 'quelques uns'.

6. Emploi de la majuscule

- attribuée aux substantifs et adjectifs suivants: Brachmanes, Créateur, Fabricateur, Maître, Nous, Pneuma, Psyché, Puissance, Souverain.

II. Particularités d'accentuation

1. L'accent aigu

- absent dans: desir.

- présent dans: démeuré.

2. L'accent circonflexe

- absent dans: ame, théatre.

- présent dans: chûte.

Utilisé au lieu de l'accent grave dans: systême.

3. Le tréma

- utilisé au lieu de l'accent grave dans: poëtes.

III. Particularités grammaticales

- emploi du pluriel en –x dans: loix.

- emploi du subjonctif archaïque dans: soyions.

<rh.verso>DE L'AME</rh.verso>
<rh.recto>DE L'AME</rh.recto>

<ch>DE L'AME

Par SORANUS, Médecin de Trajan</ch>

<h1>PREMIERE IGNORANCE.</h1><var.1>

Pour découvrir, ou plutôt pour chercher quelque faible notion sur ce qu'on est convenu d'appeler âme, il faut d'abord connaître autant qu'il est possible notre corps, qui passe pour être l'enveloppe de cette âme, et pour être dirigé par elle. C'est à la médecine qu'il appartient de connaître le corps humain; puisqu'elle travaille continuellement sur lui.

Si la médecine pouvait être une science aussi certaine que la géométrie, elle nous ferait voir tous les ressorts de notre être; elle nous dévoilerait notre premier principe aussi clairement qu'elle nous a fait connaître la place et le jeu de nos viscères.

Mais le plus habile anatomiste, quand il ne peut plus rien discerner, est obligé d'arrêter sa main et sa pensée. Il ne peut deviner où commence le mouvement dans le corps humain; il suit un nerf jusque dans le cervelet, où est son origine. Mais cette origine se perd dans ce cervelet; et c'est dans cette source même, où tout aboutit, que tout échappe à nos regards.[74] Nous avons

[74] À comparer avec une addition de 1752 aux Eléments de la philosophie de Newton: 'presque tous les physiciens conviennent que le principe du sentiment est à l'endroit où les nerfs se réunissent dans le cerveau' (OCV, t.15, p.645). La réalité est cependant moins simple. Dans les Aphorismes de chirurgie (Paris, 1768, 4vol., t.1, p.300), Boerhaave explique 'qu'il est constant par l'anatomie qu'aucun nerf ne vient du cervelet, mais que toute sa substance moelleuse se ramassant, va aboutir à la moelle allongée, de laquelle ensuite sortent les nerfs'. On notera enfin cette remarque de Voltaire concernant le siège de l'âme dans son compte rendu du livre De l'homme de Marat: 'Il vaut mieux avouer qu'on n'a pas encore vu son logis, que d'assurer qu'elle est logée sous cette tapisserie. […] Laissez faire à Dieu, croyez-moi; lui seul a préparé son hôtellerie, et il ne vous a pas fait son maréchal des logis.' (OCV, t.80C, p.43-44)

épié l'œuvre de la nature jusqu'au dernier point où il est permis à l'homme de pénétrer; mais nous n'avons pu savoir le secret de Dieu.

Il n'y a point aujourd'hui de médecin à Rome et à Athènes qui ne sache plus d'anatomie qu'Hippocrate; mais il n'y en a pas un seul qui ait jamais pu approcher vers ce premier principe dont nous tenons la vie, le sentiment et la pensée.

Si nous y étions arrivés, nous serions des dieux, et nous ne sommes que des aveugles qui marchons à tâtons, pour enseigner ensuite le chemin à d'autres aveugles.

Notre science n'est donc autre chose que la science des probabilités; et c'est ce qui fait que de plusieurs médecins appelés auprès d'un malade, celui qui fait le pronostic le plus avéré par l'événement, est toujours réputé avec justice le plus savant dans son art.

La plus grande des probabilités, et la plus ressemblante à une certitude, est qu'il existe un Etre suprême et puissant, invisible pour nous; un régulateur de la grande machine, qui a formé l'homme et tous les autres êtres.

Il faut bien que cet Etre formateur et inconnu existe, puisque ni l'homme, ni aucun animal, ni aucun végétal n'a pu se faire soi-même.

Il faut que cette puissance<var.2> formatrice soit unique; car s'il y en avait deux, ou elles agiraient de concert, ou elles se contrarieraient. Si elles étaient conformes, c'est comme s'il n'en existait qu'une seule; si elles étaient opposées, rien ne serait uniforme dans la nature: or tout est uniforme. C'est la même loi du mouvement qui s'exécute dans l'homme, dans tous les animaux,[75] dans tous les êtres: partout les leviers agissent suivant la règle qui veut que les poids à soulever soient en raison inverse de la distance du pouvoir mouvant; [76] et suivant cette autre loi, que ce qu'on gagne en force, on le perd en temps; et ce qu'on gagne en temps, on le perd en force.

---

[75] Au ch.1 d'Il faut prendre un parti (OCV, t.74B, p.12-15; LP, p.370-72), Voltaire donne de nombreux exemples de cette uniformité de la nature vantée depuis La Métaphysique de Newton (OCV, t.15, p.245-52).
[76] Même exemple dans La Philosophie de l'histoire (OCV, t.59, p.113-14), où Voltaire attribue la connaissance et l'application de certaines lois naturelles à

Toute action a ses lois. La lumière est dardée du soleil et de toute étoile fixe, avec la même célérité; elle arrive dans les yeux de tout animal avec les mêmes combinaisons. Il est donc de la plus grande probabilité que le même grand Etre préside à la nature entière.

Par quelle fatalité connaissons-nous toutes les lois du mouvement, toutes les routes<var.3> de la lumière ordonnées par le grand Etre dans l'espace immense, toutes les vérités mathématiques proposées à notre entendement; et n'avons-nous pu parvenir encore à nous connaître nous-mêmes? L'homme a deviné l'attraction <auc1>(a) dans le siècle de Trajan, est-il impossible de deviner l'âme? il est bien sûr que nous n'en saurons jamais rien si nous n'essayons pas. Osons donc essayer?

<h1>II.
L'AME EST-ELLE UNE FACULTE?</h1>

Il faut commencer par avouer que toutes les qualités que le grand Etre nous a données, à nous et aux autres animaux, sont des qualités occultes.[77]

Comment tout animal fait-il obéir ses membres à ses volontés?

Comment les idées des choses se forment-elles dans l'animal par le moyen de ses sens?

En quoi consiste la mémoire?

D'où viennent ces sympathies et ces antipathies prodigieuses d'animal à animal? D'où viennent ces propriétés si différentes dans chaque espèce?

Quel charme invincible attache une hirondelle, une fauvette à ses petits, la force à verser dans leur gosier la pâture dont elle se nourrit elle-même? et quelle indifférence, quel oubli succèdent tout d'un coup à un amour si tendre,

---

un 'instinct de mécanique' qui précède la réflexion.

[77] Voltaire ne réhabilite évidemment pas les explications farfelues des phénomènes naturels par les scolastiques mais affirme tout au contraire que nous ne connaissons pas les secrets du 'grand Etre qui nous gouverne'. Voir les articles 'De Bacon' (OCV, t.39, p.279-80), 'Faculté' et 'Occultes (qualités)' des Questions sur l'Encyclopédie, la lettre à Le Cat de 1767 ou 1768 (D14634) et les Dialogues d'Evhémère (OCV, t.80C, p.169-70 et n.12).

aussitôt que ses enfants n'ont plus besoin d'elle? tout cela est qualité occulte pour nous. Toute génération est, du moins jusqu'à présent, un mystère très occulte. Nous ne prétendons pas donner ce mot pour une raison; nous n'expliquons rien; nous disons ce que sont les choses.

Ayant avoué que nous ne savons rien de la manière dont le grand Etre nous gouverne, et que nous ne pouvons voir le fil avec lequel il dirige tout ce qui se fait dans nous et hors de nous, que faut-il faire dans l'excès de notre ignorance et de notre curiosité? nous en tenir à l'expérience bien avérée de tous les hommes et de tous les temps. Cette expérience est que nous marchons par nos pieds, et que nous sentons par tout notre corps; que nous voyons par nos yeux, que nous entendons par nos oreilles, et que nous pensons par notre tête.[78] Ainsi l'a voulu l'éternel fabricateur de toutes choses.

Qui le premier imagina dans nous un autre être, lequel s'y tient caché, et fait toutes nos opérations sans que nous puissions jamais nous en apercevoir? Qui fut assez hardi, assez supérieur au vulgaire, pour inventer ce système sublime par lequel nous nous élevons au-dessus de nos sens, au-dessus de nous-mêmes?

Il est très vraisemblable que cette idée, telle qu'on la conçoit aujourd'hui, ne tomba d'abord tout d'un coup dans la tête de personne. Les hommes furent occupés pendant trop de siècles de leurs besoins et de leurs maux pour être de grands métaphysiciens.

<h1>BRACHMANES, IMMORTALITE DES AMES.[79]</h1><var.4>

---

[78] Voir aussi l'article Ame du Dictionnaire philosophique (OCV, t.35, p.306). Dans la lettre au marquis d'Argence du 1er octobre 1759 (D8516), Voltaire attribue ce truisme aux matérialistes de l'Antiquité: 'Démocrite, Epicure et plusieurs autres […] prétendirent […] que l'âme n'est pas un être à part, que c'est une faculté de sentir, de penser, comme les arbres ont de la nature la faculté de végéter, qu'on sent par les nerfs, qu'on pense par la tête, comme on touche avec les mains, et qu'on marche avec les pieds.'

[79] Voltaire a déjà parlé des Brahmanes, successeurs des Brames, et de leur religion dans l'article Brachmanes, Brames des Questions sur l'Encyclopédie et au ch.9 des Lettres de Memmius à Cicéron. Il leur a surtout consacré une bonne partie des Fragments sur l'Inde (OCV, t.75B, p.95-100 et 189-230).

Si quelque nation antique put prétendre à l'honneur d'avoir inventé ce que nous appelons chez nous une âme, il est à croire que ce fut la caste des brachmanes sur les bords du Gange; car elle imagina la métempsycose; et cette métempsycose ne peut s'exécuter que par une âme qui change de corps. Le mot même de métempsycose, qui est grec, et qui ne peut être qu'une traduction d'après une langue orientale, signifie expressément la migration de l'âme.

Les brachmanes croyaient donc l'existence des âmes de temps immémorial.

Leur climat est si doux, les fruits délicieux dont on s'y nourrit sont si abondants, les besoins qui occupent ailleurs toute la triste vie des hommes, y sont si rares, que tout y invite au repos, et ce repos à la méditation. Il en est encore ainsi chez tous les brames descendants des anciens brachmanes, qui n'ont point corrompu leurs mœurs par la fréquentation des brigands d'Europe que l'avarice a transplantés vers le Gange.

Ce repos et cette méditation qui furent toujours le partage des brachmanes, leur fit d'abord connaître l'astronomie. Ils sont les premiers qui calculèrent pour la postérité les positions des planètes visibles.[80] On leur doit les premiers éphémérides, et ils les composent encore aujourd'hui avec une facilité prompte qui étonne nos mathématiciens.[81]

C'est là ce que ne savent ni nos marchands qui sont allés dans l'Inde par le port de Bérénice,[82] ni certains prêtres de Cybèle[83] qui les ont accompagnés. Ces prêtres se nourrissaient de la chair et du sang des animaux; et ayant

---

[80] Dans les Fragments sur l'Inde (OCV, t.75B, p.96), Voltaire indique la source de ses informations: il s'agit de L. Scrafton, Reflections on the government, etc. of Indostan (London, 1763) Ferney catalogue no.2666, p.16.

[81] Voltaire pense en particulier à G.J. Le Gentil de La Galaisière (1726-1799), dont il venait de lire l'"Extrait d'un mémoire sur l'Inde' paru dans le Journal des savants du 15 juin 1773. Voir les Fragments sur l'Inde, OCV, t.75B, p.96-97 et 192-93.

[82] Port égyptien sur la mer Rouge. Il connut un regain d'activité vers la fin du I[er] siècle avec le développement du commerce de l'Inde.

[83] Il s'agit des Galles, nom donné par les Romains aux prêtres eunuques de Cybèle.

apporté leurs liqueurs enivrantes, par conséquent étant en horreur aux brames, ignorant leur langue, ne pouvant jamais bien l'apprendre, ne pouvant parler avec eux, ne furent pas plus instruits de la science des brames et des anciens brachmanes, que les mousses de leurs vaisseaux;[84] ils se bornèrent à mander en Europe que les brames adoraient les furies.[85]

Ce n'était point ainsi que les premiers sages, soit les Zoroastre, les Pythagore<var.5>, voyagèrent dans l'Inde.[86] Pythagore en rapporta le dogme de l'existence de l'âme, et la fable de ses métempsycoses. D'autres philosophes y puisèrent des dogmes plus cachés; et quelques marchands même y apprirent un peu de géométrie,[87] ce qui exigeait nécessairement un long séjour dans l'Inde.

N'entrons point ici dans la discussion épineuse des premiers livres des anciens brachmanes, écrits dans leur langue sacrée, Nous devons cette connaissance à deux savants[88] qui ont demeuré trente ans sur les bords du Gange, et qui ont appris cette langue nommée le hanscrit.[89] Ils nous ont donné la traduction des passages les plus singuliers, les plus sublimes et les plus

---

84 Anachronisme de Voltaire: il n'y avait pas de mousses sur les navires romains.

85 Allusion aux jésuites missionnaires qui crurent que les brames adoraient le diable. Voir Fragments sur l'Inde, OCV, t.75B, p.99 et 214, ainsi que l'article Brachmanes, Brames des Questions sur l'Encyclopédie, OCV, t.39, p.469 et n.24.

86 Dans les Fragments sur l'Inde, OCV, t.75B, p.191, Voltaire indique sa source: il s'agit de Holwell, Interesting historical events, vol.2, p.24-30. Voir aussi CN, t.4, p.463.

87 Dans les Fragments sur l'Inde, OCV, t.75B, p.190-191, Voltaire parle de marchands arabes.

88 Il s'agit de Holwell et de Dow. Mais ce dernier a vivement contredit le premier dans une note, disant qu'il se sentait 'obliged to differ in almost every particular concerning the religion of the Hindoos, from that gentleman' (A. Dow, The History of Hindostan, from the earliest account of time to the death of Akbar […] together with a dissertation concerning the religion and philosophy of the Brahmins […] (London, 1768, 2 vol.), vol.1, p.xxix). D'après D.S. Hawley, 'L'Inde de Voltaire', SVEC 120 (1974), p.147, ni l'un ni l'autre n'avaient appris le sanscrit.

89 Souvent Voltaire écrit hanscrit ou sanscrit. D'après C. Manley (OCV, t.75B, p.87, n.12), la forme 'hanscrit' fut transmise par les Perses aux Grecs.

intéressants de la première théologie des brachmanes, écrite depuis près de quatre mille ans.[90] Ce livre, intitulé le Shasta, est antérieur au Veidam de quinze cents années. Voici le commencement étonnant de ce Shasta:

L'Eternel absorbé dans la contemplation de son essence, résolut de communiquer quelques rayons de sa félicité à des êtres capables de sentir et de jouir. Ils n'existaient pas encore; Dieu voulut, et ils furent.[91]

Il est bien étrange qu'un monument aussi ancien et aussi respectable, soit à peine connu, qu'on l'ait déterré si tard, et qu'on y ait fait si peu d'attention.

Dieu créa donc des substances douées du sentiment, et c'est ce que nous appelons aujourd'hui des âmes. Il les crée<var.6> par sa volonté, sans employer, sans emprunter la parole. Ces substances sentantes, pensantes, agissantes, ces âmes favorites de Dieu, sont les Debta dont les Persans, voisins de l'Inde, firent depuis leurs Gin, leurs Peris ou leurs Feris. Ces Gin, ces Feris, ces âmes, ces substances célestes se révoltent ensuite contre leur créateur. Dieu, pour les punir, les précipite dans l'ondéra, espèce d'enfer, pour des millions de siècles.[92] C'est l'origine de la guerre des géants contre le grand Dieu Zeus, tant chantée chez les Grecs.[93] C'est l'origine de ce livre apocryphe qui se répandit, du temps de l'empereur Tibère, en Syrie, en Palestine, sous le

---

[90] Voltaire s'embrouille dans la chronologie. Dans les Fragments sur l'Inde, OCV, t.75B, p.194, on lit que le Shasta existe 'depuis près de cinq mille années'. A l'époque de Soranus, la théologie des Brahmanes ne remonterait qu'à près de trois mille ans.

[91] Cette citation figure pour la première fois dans la version remaniée du ch.3 de l'Essai sur les mœurs, puis dans l'article Ange des Questions sur l'Encyclopédie (OCV, t.38, p.367) et les Fragments sur l'Inde (OCV, t.75B, p.202). Voltaire a traduit d'après Holwell, Interesting historical events, t.2, p.34-35.

[92] Le châtiment des anges coupables (d'après Holwell, t.2, p.44-45) est longuement raconté dans l'article Ange des Questions sur l'Encyclopédie (OCV, t.38, p.368-69). Mais l'assimilation des debta aux figures de la mythologie perse est le seul fait de Voltaire. Sa source n'est pas Hyde mais l'article Peri dans la Bibliothèque orientale (Paris, 1697; BV1626) de d'Herbelot.

[93] Même idée dans l'article Brachmanes, Brames des Questions sur l'Encyclopédie (OCV, t.39, p.467), où le fait est seulement tenu pour probable.

nom d'Hénoch;[94] seul livre où il soit parlé de la chute des demi-dieux; livre cité, dit-on, dans un livre nouveau écrit chez les Phéniciens. [95]

Dans la suite des siècles Dieu pardonne à ces Debta; il les change en vaches et en hommes dans notre globe. C'est de là, disaient les brachmanes, que les vaches sont sacrées dans l'Inde.

Ainsi nous voyons que toute l'ancienne théologie différemment déguisée en Asie et en Europe, nous vient incontestablement des brachmanes. Nous pourrions le prouver par beaucoup d'autres exemples, mais nous ne devons point nous écarter de notre sujet. C'est bien assez d'avoir pénétré jusqu'à la source de cette idée adoptée par toutes les nations civilisées, que tous les animaux ont dans leurs<var.7> corps une substance impalpable, inconnue, distincte de leurs<var.7> corps, qui dirige tous leurs appétits et toutes leurs actions. Ce système, joint à celui des Debta, est visiblement le nôtre.[96] Notre religion était cachée au fond de l'Inde, et nous ne l'apprenons que d'aujourd'hui. Qui l'eût cru, que la chute de l'homme et la chute des demi-dieux, fût une allégorie indienne?[97]

<h1>AME CORPORELLE.</h1><var.8>

L'auteur le plus ancien que nous connaissions dans notre Europe[98] est Homère; il paraît que de son temps la croyance d'une âme immortelle était généralement répandue. Cette âme était une petite figure aérienne, légère,

---

[94] Sur le livre d'Enoch, voir La Philosophie de l'histoire, OCV, t.59, p.255-58, l'article Ange des Questions sur l'Encyclopédie (OCV, t.38, p.372-73) et les Fragments sur l'Inde, OCV, t.75B, p.204-06 et n.7.
[95] Voir l'Epître de saint Jude, 1.14-15. Voir également l'Examen important de milord Bolingbroke, OCV, t.62, p.257 et n.201, et l'article Apocryphe des Questions sur l'Encyclopédie (OCV, t.38, p.465).
[96] Même idée dans les Fragments sur l'Inde, OCV, t.75B, p.209-210.
[97] Dans les Fragments sur l'Inde, OCV, t.75B, p.213, Voltaire prétendra même que 'les brames reconnurent toujours une espèce de trinité sous un Dieu unique'.
[98] L'emploi du mot Europe, sous la plume de Soranus, est passablement anachronique.

impalpable, parfaitement ressemblante au corps qu'elle faisait mouvoir.[99] Elle sortait de ce corps au moment où il expirait. On l'appelait alors des noms qui répondent à ceux d'ombres, de mânes, d'esprit ou vent, de fantôme, de spectre, et même à celui<var.9> d'âme sensitive, psyché.[100] C'est pourquoi l'âme de Tyresias, qui apparaît à Ulysse sur le rivage des Cimmériens, boit du sang des victimes qu'Ulysse vient d'immoler <auc2>(a) <var.10>. L'âme d'Agamemnon boit du même sang. La mère d'Ulysse, après lui avoir dit comment Pénélope se comporte dans Itaque, se dérobe à ses embrassements. Ulysse lui demande pourquoi elle ne veut pas l'embrasser; et sa mère lui répond que son âme n'est qu'un corps délié et subtil qui n'a point de consistance, et qui s'envole comme un songe.[101]

Ces âmes, ces ombres étaient si réellement corporelles, qu'Ulysse étant arrivé dans le royaume de Pluton, y vit tous les tourments de ces célèbres criminels, Tantale, Titie, Siziphe.[102]

Lorsqu'Ulysse a tué tous les amants de Pénélope, Mercure conduit chez Pluton leurs âmes, qui ressemblent à des chauves-souris.[103]

Telle était la philosophie d'Homère, parce que c'était celle des Grecs, et que tous les poètes sont les échos de leur siècle.

<var.12>Bientôt après, ceux qui se disaient penseurs, enseigneurs, crurent que l'âme humaine était non seulement un souffle d'air, une figure composée d'air qui servait au mouvement, et qu'ils appelaient pneuma, le

---

[99] 'L'âme chez tous les anciens était un air subtil', écrit Voltaire dès 1759 au marquis d'Argence (D8516).
[100] 'On imagina un fantôme, une figure légère; c'était skia, c'était daimonos, une ombre, des mânes, une petite âme d'air et de feu extrêmement déliée qui errait je ne sais où.' (Article Ame des Questions sur l'Encyclopédie, OCV, t.38, p.219)
[101] Voir chant 11 (et non 24, comme l'indique Voltaire dans la note b), v.96-99, 390, 181-222. Le souvenir d'Ulysse allant voir les ombres apparaît à plusieurs reprises dans la correspondance des dernières années (D15739, D18071, D18469, D20766, D20859).
[102] Voir chant 11, v.576-600.
[103] Voir chant 24, v.5-10.

souffle;[104] mais qu'elle formait aussi les appétits, les désirs, les passions du corps<var.13>; et cela s'appela<var.14> psyché;[105] qu'enfin elle disputait et poussait des arguments, et ils l'appelèrent nous, intelligence.[106] Ainsi l'âme toujours corporelle<var.15> eut trois parties: le souffle qui fait la vie était l'âme végétative; psyché était l'âme sensitive, et nous était l'âme intellectuelle.[107]

Voilà comme on passa par degrés de la profonde ignorance où les hommes croupirent si longtemps, à cet excès de vaine subtilité dans laquelle ils se perdirent.

Personne ne s'avisa de recourir à Dieu, et de lui dire: Toi seul nous as fait naître, toi seul nous fais vivre un peu de temps, toi seul nous donnes la faculté d'apercevoir, de penser<var.16>, de nous ressouvenir, de combiner des idées; toi seul fais tout; les hommes sont dans tes mains<var.17>.

---

[104] Il est indubitable, note Voltaire dans un fragment sur les Juifs, 'que, dans le temps où l'on prétend que le Pentateuque fut écrit, les Chaldéens, les Syriens, les Perses, les Egyptiens, admettaient l'immortalité de l'âme. Il faut savoir ce que tous les peuples entendaient par ce mot chaldéen ruah, traduit en grec par *πνεῦμα,* et chez les Latins par anima; il voulait dire souffle, vent, vie, ce qui anime; et ce mot est toujours pris pour la vie dans le Pentateuque.' (M, t.40, p.497). Voir aussi l'article Esprit des Questions sur l'Encyclopédie (OCV, t.41, p.240-241). Les renseignements de Voltaire proviennent probablement de l'article Esprit du Dictionnaire historique, critique, chronologique, géographique et littéral de la Bible (Paris, 1730, BV615, 4 vol., t.2, p.377) de dom Calmet.

[105] D'après Platon, La République, livre4, 435c et 437b-444a, l'âme (psyché) est partagée en trois parties: appétit ou désir (epithumia), passions (thumos), pensée (logos).

[106] Selon Aristote, De l'âme, II, 2, et III, 5, l'âme (psyché) se définit par les facultés ou fonctions végétative, sensitive, pensante ainsi que par le mouvement. Seule la faculté pensante, la raison ou âme intellectuelle (noûs), appartient aux hommes. On sait que Thomas d'Aquin s'est étroitement inspiré des conceptions aristotéliciennes (voir par ex. Somme théologique, I[a], qu.76, art.3).

[107] Sur les multiples sources dont Voltaire a pu se servir dans ce paragraphe, voir l'article Ame du Dictionnaire philosophique (OCV, t.35, p.304 et 309, n.1 et 16). On retrouve la même distinction entre les différentes âmes et leurs fonctions dans le travail préparatoire à l'article Ame des Questions sur l'Encyclopédie, Carnets, OCV, t.82, p.600 et Un chrétien contre six juifs, M, t.29, p.543.

Tandis que tous les philosophes raisonnaient sur l'âme, les épicuriens vinrent, et dirent: L'âme n'est qu'une matière imperceptible qui naît avec nous, s'accroît avec nous, et meurt avec nous.[108]

Les honnêtes gens de l'empire romain se partagèrent<var.18> entre deux sectes grecques; celle des<var.19> épicuriens, qui ne regardaient l'âme que comme une matière légère et périssable;[109] et celle des stoïciens, qui la<var.20> regardaient comme une portion de la Divinité, se replongeant après la mort dans le grand tout dont elle était émanée.[110]

La secte d'Epicure prévalut chez les Romains, au point que Cicéron, dans sa harangue pour Cluentius,[111] prononça devant le peuple romain ces éloquentes et terribles paroles:

Quid tantum illi mali mors abstulit, nisi fortè ineptiis ac fabulis ducimur, ut existimemus illum apud inferos impiorum supplicia perferre? Quæ si falsa sunt, id quod omnes intelligunt, quid ei tandem aliud mors eripuit præter sensum doloris?

Quel mal lui a fait la mort, à moins que nous ne soyons assez imbéciles pour adopter<var.21> des fables ineptes, et pour croire qu'il est condamné au supplice des impies. Mais si ce sont là de pures chimères, comme tout le monde

---

[108] Sur l'influence des épicuriens et des stoïciens dans l'empire romain, voir aussi l'article Ame des Questions sur l'Encyclopédie (OCV, t.38, p.238-39) ainsi que le travail préparatoire à cet article dans les Carnets, OCV, t.82, p.600-01.
[109] Selon Epicure (Lettre à Hérodote, §63), l'âme est un composé d'atomes matériels, extrêmement subtils, ses éléments sont analogues à ceux du souffle et de la chaleur. Suite à Démocrite, le père de l'atomisme antique, Lucrèce a distingué entre l'âme (anima) et l'esprit (animus); ce dernier est regardé comme le centre de l'âme et a son siège dans la poitrine. Voir De la nature, livre 3, v.136-144; sur les atomes dont l'esprit est composé, voir v.179-180 et 203-205.
[110] Voir l'article Ame de l'Encyclopédie, t.1, p.329.
[111] Citation à peu près exacte de Pro Cluentio, ch.61. Cet exemple et les suivants sont également cités dans l'article Athée I du Dictionnaire philosophique (OCV, t.35, p.387), l'article Ame des Questions sur l'Encyclopédie (OCV, t.38, p.238-39), Un chrétien contre six juifs, M, t.29, p.548 et les Carnets, OCV, t.82, p.600-01.

en est convaincu, de quoi la mort l'a-t-elle privé<var.22>, sinon du sentiment de la douleur?

César parla de même en plein sénat dans le procès de Catilina.[112] Enfin, sur le théâtre de Rome, le chœur<var.23> chanta dans la tragédie de la Troade:[113]

<q><v>Post mortem nihil est; ipsaque mors nihil.</v></q>

<q><v>Rien n'est après la mort; la mort même n'est rien.</v></q>

Le chœur continue, dans le même esprit:

<q><v>Spem ponant avidi, solliciti metum.

<lb>Quæris quo jaceant post obitum loco,

<lb>Quo non nata jacent.</v></q>

<q><v>Sois sans crainte et sans espérance,

<lb>Que ton sort ne te trouble pas.

<lb>Que devient-on dans le trépas?

<lb>Ce qu'on fut avant sa naissance.[114]</v></q>

<var.24>On est aujourd'hui assez partagé entre l'immortalité et la mort de l'âme. Mais tout le monde convient qu'elle est matérielle. Et si elle l'est, on doit croire qu'elle est périssable.

Nous passerions tout notre temps à citer, si nous voulions rapporter tous les témoignages de ceux qui ont cru avec l'antiquité,[115] que tous les animaux, hommes et brutes, ayant une âme, l'ont nécessairement corporelle.

Les Grecs se sont avisés de diviser cette âme en deux parties, la végétative, et l'intelligente<var.25>. Enfin, c'est une énigme dont chacun a cherché le mot depuis Pythagore.

---

[112] Voir Salluste, De la conjuration de Catilina (Paris, 1717, BV3079), ch.51.
[113] Voir Sénèque, Les Troyennes, acte 2, v. 397, 399 et 407-08 (BV3141). Le premier vers est déjà cité dans l'addition de 1748 à la XIII[e] Lettre philosophique (LP, p.144).
[114] Cette citation apparaît également dans Dieu et les hommes, OCV, t.69, p.329-30 et Un Chrétien contre six Juifs, M, t.29, p.522.
[115] Cette référence à l'Antiquité, par un contemporain de Trajan, frôle l'anachronisme.

Puisque tous les philosophes ont cherché, cherchons donc aussi. Il y a un trésor enterré dans un champ. Cent avares ont fouillé ce champ; il reste un petit coin où l'on n'a pas encore touché, peut-être y trouverons-nous quelque chose.

Je n'examine point comment et dans quel temps l'âme entre dans notre corps; si elle est simple ou composée, aérienne ou ignée; si elle loge dans le ventre, ou dans le cœur, ou dans la cervelle; j'examine si nous avons une âme.

Quand des prêtres orientaux, et à leur exemple des prêtres grecs, imaginèrent que chaque planète était un Dieu, ou que du moins il y avait un Dieu dans elle, cette idée religieuse et magnifique en imposa au genre humain. Une idée plus grande et plus divine commence à détruire aujourd'hui ces prétendus Dieux moteurs des planètes.[116] Les vrais sages n'admettent qu'une nature suprême intelligente et puissante, un grand Etre fabricateur de tous les globes, conduisant leurs marches suivant des règles éternelles de mathématique<var.26>, et étant en un mot leur âme universelle.[117]

Si le grand Etre est leur âme, pourquoi ne serait-il pas la nôtre?

Il a donné à la matière toutes ses propriétés; il a donné à l'aimant l'attraction vers le fer, aux planètes le mouvement orbiculaire d'occident en orient, sans qu'on puisse jamais en découvrir ni la raison ni le moyen. Ne nous a-t-il pas de même accordé le sentiment et la pensée?

<h1>ACTION DE DIEU SUR L'HOMME.[118]</h1><var.27>

---

[116] Voir Platon, Epinomis (986a-b) et Cicéron, De la nature des dieux (livre 1, ch.13). Dans l'Histoire de Jenni, M, t.21, p.569, Voltaire rapporte qu'Epicure admettait des dieux dans les planètes, mais il semble confondre ces planètes avec les intermondes où Epicure logeait les dieux (voir Lettre à Pythoclès, §113).

[117] Allusion à la doctrine de l'âme du monde du stoïcisme dont se réclamera Evhémère (voir OCV, t.80C, p.134).

[118] Cette section a été répétée en entier par les éditeurs de Kehl dans l'article Homme du Dictionnaire philosophique (K84, t.41, p.93-100).

Des gens qui ont fait des systèmes sur la communication de Dieu avec l'homme, ont dit que Dieu agit immédiatement physiquement sur l'homme, en certains cas seulement, lorsque Dieu accorde certains dons particuliers; et ils ont appelé cette action prémotion physique.[119] Diocles et Erophile, ces deux grands enthousiastes, soutiennent cette opinion, et ont des partisans.[120]

Or nous reconnaissons un Dieu tout aussi bien que ces gens-là, parce que nous n'avons pu comprendre qu'aucun des êtres qui nous environnent ait pu se produire de soi-même; parce que de cela seul que quelque chose existe, il faut que l'Etre nécessaire existe de toute éternité;[121] parce que l'Etre nécessaire éternel est nécessairement la cause de tout. Nous admettons avec ces raisonneurs la possibilité que Dieu se fasse entendre à quelques favoris; mais nous faisons plus, nous croyons qu'il se fait entendre à tous les hommes, en tous lieux et en tout<var.28> temps; puisqu'il donne à tous la vie, le mouvement, la digestion, la pensée, l'instinct.

Y a-t-il dans le plus vil des animaux et dans le philosophe le plus sublime, un être qui soit volonté, mouvement, digestion, désir, amour, instinct, pensée? Non; mais nous voulons, nous agissons, nous aimons, nous avons des instincts; comme, par exemple, une pente invincible vers certains objets, une

---

[119] Sur ce concept thomiste popularisé par le janséniste L.-F. Boursier (1649-1749) et débattu par Malebranche, voir l'article Prémotion physique de l'Encyclopédie, t.13, p.292-93, la fin de l'article Idée des Questions sur l'Encyclopédie ainsi que les Dialogues d'Evhémère, OCV, t.80C, p.173 et n.18). Dans son traité De l'action de Dieu sur les créatures (Paris, 1713, 6 vol., BV522), Boursier définissait la prémotion physique comme 'secours physique qui précède la détermination de la volonté et qui fait qu'elle se détermine librement et avec indifférence' (t.1, p.3). Plus loin il écrivait: 'De tous les êtres distingués de nous, il n'y a que Dieu qui puisse agir immédiatement et physiquement sur l'esprit' (p.227).

[120] Allusion probable aux partisans des jésuites et des jansénistes. Dioclès et Hérophile, qui apparaissent avec Soranus dans le traité De anima de Tertullien (voir plus haut, n.**000**), étaient deux célèbres médecins de l'Antiquité. Voir l'article Médecins anciens de l'Encyclopédie, t.10, p.283 et 285.

[121] Cette 'vérité incontestable et lumineuse', au dire de Voltaire, est censée prouver l'existence de Dieu selon Clarke. Voir Le Philosophe ignorant, OCV, t.62, p.58 et n.84.

aversion insupportable pour d'autres, une promptitude à exécuter des mouvements nécessaires à notre conservation; comme ceux de téter le mamelon de sa nourrice, de nager quand on a la force et la poitrine assez large, de mordre son pain, de boire, de se baisser pour éviter le coup d'un mobile, de se donner une secousse pour franchir un fossé, d'accomplir mille actions pareilles sans y penser, quoiqu'elles tiennent toutes à une mathématique profonde.[122] Enfin, nous sentons et nous pensons sans savoir comment.

De bonne foi, est-il plus difficile à Dieu d'opérer tout cela en nous par des moyens qui nous sont inconnus, que de nous remuer intérieurement quelquefois par une faveur efficace de Jupiter dont ces messieurs nous parlent sans cesse?[123]

Quel est l'homme qui, dès qu'il rentre en lui-même, ne sente qu'il est une marionnette de la Providence? Je pense, mais puis-je me donner une pensée?[124] Hélas! si je pensais par moi-même, je saurais quelle idée j'aurais dans un moment. Personne ne le sait.

J'acquiers une connaissance, mais je n'ai pu me la donner. Mon intelligence n'a pu en être la cause, car il faut que la cause contienne l'effet. Or, ma première connaissance acquise n'était pas dans mon intelligence, n'était pas dans moi; puisqu'elle a été la première, elle m'a été donnée par celui qui m'a formé, et qui donne tout, quel qu'il puisse être.

Je tombe anéanti quand on me fait voir que ma première connaissance ne peut par elle-même m'en donner une seconde, car il faudrait qu'elle la contînt dans elle.

La preuve que nous ne nous donnons aucune idée, c'est que nous en recevons dans nos rêves; et certainement ce n'est ni notre volonté ni notre attention qui nous fait penser en songe. Il y a des poètes qui font des vers en

---

[122] Mêmes exemples dans les Dialogues d'Ephémère, OCV, t.80C, p.168. Voir aussi plus haut, n.**000** [Philosophie de l'histoire]
[123] La grâce efficace des augustiniens.
[124] Voltaire ne cesse de répéter cette idée fondamentale de Malebranche (voir De la recherche de la vérité, livre 3, 2e partie, ch.3).

dormant, des géomètres qui mesurent des triangles. Tout nous prouve qu'il y a une puissance qui agit en nous sans nous consulter.[125]

Tous nos sentiments ne sont-ils pas involontaires? L'ouïe, le goût, la vue, ne sont rien par eux-mêmes. On sent malgré soi; on ne fait rien, on n'est rien, sans une puissance suprême qui fait tout.

Les plus superstitieux conviennent de ces vérités, mais ils ne les appliquent qu'aux gens de leur parti. Ils affirment que Dieu agit réellement physiquement sur certains personnages privilégiés. Nous sommes plus religieux qu'eux; nous croyons que le grand Etre agit sur tous les vivants comme sur toute la matière. Lui est-il donc plus difficile de remuer tous les hommes que d'en remuer quelques-uns? Dieu ne sera-t-il Dieu que pour votre petite secte? Il l'est pour moi, qui ne suis pas des vôtres.

Un philosophe nouveau[126] est allé bien plus loin que vous: il lui semblait qu'il n'y eût que Dieu qui existât. Il prétend que nous voyons tout en lui; et nous disons que c'est Dieu qui voit, qui agit dans tout ce qui a vie.

<q><v>Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.[127]</v></q>

Allons plus avant. Votre prémotion physique introduit Dieu agissant en vous. Quel besoin avez-vous donc d'une âme? A quoi bon ce petit être inconnu et incompréhensible? Donnez-vous une âme au soleil, qui vivifie tant de

---

[125] Toutes les réflexions qui précèdent ont été maintes et maintes fois ressassées par Voltaire, notamment dans Tout en Dieu, les Lettres de Memmius à Cicéron, Il faut prendre un parti, les articles Idée et Songes du Dictionnaire philosophique et des Questions sur l'Encyclopédie, les Dialogues d'Evhémère, etc.

[126] Allusion à la philosophie de Berkeley qui rejetait catégoriquement l'existence d'une substance matérielle indépendante de l'esprit qui la perçoit. Dans les Trois dialogues entre Hylas et Philonous (Amsterdam, 1750, BV361), il expliquait que la nature n'est rien d'autre que le langage dans lequel Dieu nous parle: l'esprit divin crée les idées (c'est-à-dire, pour nous, les choses) à la manière dont notre esprit a la capacité de former des idées dans l'imagination, thèse qui n'est pas très loin de celle de la vision en Dieu de Malebranche.

[127] Lucain, La Pharsale, livre 9, v.580. D'après J. Deprun ('Jupiter est tout ce que tu vois: note sur la fortune d'un vers 'matérialiste' à l'âge classique', dans B. Fink et G. Stenger (éd.), Etre matérialiste à l'âge des Lumières. Hommage offert à Roland Desné (Paris, 1999), p. 113), la référence à ce vers 'devient presque lancinante' dans la dernière philosophie de Voltaire.

globes? Et si cet astre si grand, si étonnant et si nécessaire n'a point d'âme, pourquoi l'homme en aurait-il une? Dieu, qui nous a faits, ne nous suffit-il pas? Qu'est donc devenu ce grand axiome: Ne faisons point par plusieurs ce que nous pouvons faire par un seul?[128]

Cette âme que vous avez imaginé être une substance, n'est donc en effet qu'une faculté accordée par le grand Etre, et non une personne. Elle est une propriété donnée à nos organes, et non une substance. L'homme, par sa raison non encore corrompue par la métaphysique, a-t-il jamais pu s'imaginer qu'il était double, qu'il était un composé de deux êtres, l'un visible, palpable et mortel, l'autre invisible, impalpable, immortel<var.29>? Et n'a-t-il pas fallu des siècles de disputes pour venir enfin jusqu'à cet excès de joindre ensemble deux substances si dissemblables, la tangible et l'intangible, la simple et la composée, l'invulnérable et la souffrante, l'éternelle et la passagère?

Les hommes n'ont supposé une âme que par la même erreur qui leur fit supposer dans nous un être nommé mémoire, lequel être ils divinisèrent ensuite. Ils firent de cette mémoire la mère des muses.[129] Ils érigèrent les talents divers de la nature humaine en autant de déesses filles de mémoire. Autant eût-il valu faire un Dieu du pouvoir secret par lequel la nature forme du sang dans les animaux, et l'appeler le dieu de la sanguification. Et en effet, le peuple romain eut des dieux pareils pour les facultés de boire et de manger, pour l'acte du mariage, pour l'acte de vider les excréments.[130] C'étaient autant d'âmes particulières qui produisaient en nous toutes ces actions. C'était la métaphysique de la populace. Cette superstition ridicule et honteuse venait évidemment de celle qui avait imaginé dans l'homme une petite substance divine autre que l'homme même.

---

[128] Le principe selon lequel 'il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité' apparaît souvent sous la plume de Voltaire. Voir les Dialogues d'Evhémère, OCV, t.80C, p.179, n.27.
[129] D'après Hésiode (Théogonie, v.53-57 et 915-17), les neuf muses sont les filles de Zeus et de Mnémosyne, la déesse de la mémoire.
[130] Il s'agit de Stercutius ou Stercorius. Voir saint Augustin, La Cité de Dieu, livre 18, ch.15.

Cette substance est admise encore aujourd'hui dans toutes les écoles; et par condescendance, on accorde au grand Etre, au fabricateur éternel, à Dieu, la permission de joindre son concours à l'âme. Ainsi on suppose que, pour vouloir et pour agir, il faut notre âme et Dieu.

Mais concourir signifie aider, participer. Dieu alors n'est qu'en second avec nous. C'est le dégrader, c'est le faire marcher à notre suite, c'est le faire jouer le dernier rôle. Ne lui ôtez pas son rang et sa prééminence; ne faites pas du souverain de la nature le valet de l'espèce humaine.

Deux espèces de raisonneurs très accrédités dans le monde, les athées et les théologiens, pourront s'élever contre nos doutes.

Les athées diront qu'en admettant la raison dans l'homme et l'instinct dans les brutes, comme des propriétés, il est très inutile d'admettre un Dieu dans ce système; que Dieu est encore plus incompréhensible qu'une âme; qu'il est indigne du sage de croire ce qu'on ne conçoit pas. Ils décocheront contre nous tous les arguments des Straton et des Lucrèce. Nous ne leur répondrons qu'un mot: Vous existez, donc il y a un Dieu.

Les théologiens nous feront plus de peine. Ils nous diront d'abord: Nous convenons avec vous que Dieu est la première cause de tout; mais il n'est pas la seule. Un grand-prêtre de Minerve dit expressément: Le second agent opère dans la vertu du premier; ce premier pousse le second, ce second en pousse un troisième; tous sont agissants<var.30> en vertu de Dieu, et il est la cause de toutes les actions agissantes.[131]

Nous répondrons avec tout le respect que nous devons à ce grand-prêtre: Il n'est et il ne peut exister qu'une seule cause véritable. Toutes les autres qui sont subséquentes ne sont que des instruments. Je tiens un ressort; je m'en sers pour faire mouvoir une machine: j'ai fait le ressort et la machine; je suis la seule cause; cela est indubitable.

Le grand-prêtre me répondra: Vous ôtez aux hommes la liberté.[132] Je lui répliquerai: Non; la liberté consiste dans la faculté de vouloir, et dans la

---

[131] Voir Thomas d'Aquin, Somme théologique, I[a], qu.105, art.5.
[132] Ce reproche fut notamment formulé par Malebranche dans ses Réflexions

faculté de faire ce que vous voulez quand rien ne vous en empêche. Dieu a fait l'homme à ces conditions: il faut s'en contenter.

Mon prêtre insistera; il dira que nous faisons Dieu auteur du péché. Alors nous lui répondrons: J'en suis fâché; mais Dieu est fait auteur du péché dans tous les systèmes, excepté dans celui des athées:[133] car s'il concourt aux actions des hommes pervers comme à celles<var.31> des justes, il est évident qu'y concourir c'est les faire, quand le concourant est le créateur de tout.

Si Dieu permet seulement le péché, c'est lui qui le commet, puisque permettre et faire, c'est la mème chose pour le maître absolu de tout.[134] S'il a prévu que les hommes feraient le mal, il ne devait pas former les hommes. On n'a jamais éludé la force de ces anciens arguments; on ne les affaiblira jamais. Qui a tout produit, a certainement produit le bien et le mal. Le système de la prédestination absolue, le système du concours, nous plongent également dans ce labyrinthe dont rien ne peut nous tirer.

Tout ce qu'on peut dire, c'est que le mal est pour nous, et non pas pour Dieu. Néron assassine son précepteur et sa mère; un autre assassine ses parents et ses voisins; un grand-prêtre empoisonne, étrangle, égorge vingt seigneurs romains, en sortant du lit de sa propre fille:[135] cela n'est pas plus important pour l'Etre universel âme du monde, que des moutons mangés par des loups ou par nous, et des mouches dévorées par des araignées. Il n'y a point de mal pour le grand Etre; il n'y a pour lui que le jeu de la grande machine qui se meut sans cesse par des lois éternelles. Si les pervers deviennent (soit pendant leur vie, soit autrement) plus malheureux que ceux qu'ils ont immolés à leurs passions, s'ils souffrent comme ils ont fait souffrir, c'est encore une suite inévitable de ces lois immuables par lesquelles le grand Etre agit nécessairement. Nous ne connaissons qu'une très petite partie de ces

---

sur la prémotion physique (Paris, 1715, BV2280).

[133] Même remarque dans les Dialogues d'Evhémère, OCV, t.80C, p.151-52, et dans L'Ingénu, OCV, t. 63C, p.257-58.

[134] Voltaire était encore moins affirmatif dans l'article Nécessaire du Dictionnaire philosophique. Voir l'introduction, p.**000**.

[135] Voltaire pense sans doute au pape Alexandre VI. Voir le ch.110 de l'Essai sur les mœurs (EM, t.2, p.90).

lois; nous n'avons qu'une très faible portion d'entendement; nous ne devons que nous résigner. De tous les systèmes, celui qui nous fait connaître notre néant n'est-il pas le plus raisonnable?

Les hommes (comme tous les philosophes de l'antiquité l'ont dit) firent Dieu à leur image. C'est pourquoi le premier Anaxagore,[136] aussi ancien qu'Orphée, s'exprime ainsi dans ses vers: Si les oiseaux se figuraient un Dieu, il aurait des ailes; celui des chevaux courrait avec quatre jambes.[137]

Le vulgaire imagine Dieu comme un roi qui tient son lit de justice dans sa cour.[138] Les cœurs tendres se le représentent comme un père qui a soin de ses enfants. Le sage ne lui attribue aucune affection humaine. Il reconnaît une puissance nécessaire, éternelle, qui anime toute la nature; et il se résigne.

---

[136] On ne sait à qui Voltaire fait allusion. Le nom d'Anaxagore n'apparaît que très rarement dans ses écrits.
[137] Dans Un Chrétien contre six juifs, Voltaire cite correctement la source, un vers de Xénophane rapporté par Clément d'Alexandrie: 'Si les bœufs avaient eu des mains, / ils le [Dieu] peindraient avec des cornes.' (M, t.29, p.546)
[138] Même expression dans Tout en Dieu, LP, p.315 (M, t.28, p.98).

Voltaire's notes to De l'ame

<aun1>(a) On a dit en effet qu'on trouve dans Plutarque quelques expressions ambiguës dont on pourrait inférer, en les tordant et en les expliquant très mal, que les lois de Kepler et de Newton étaient alors connues; mais ce sont des chimères de demi-savants qui ne sont pas des demi-jaloux et des demi-impertinents. Ces gens-là sont capables de trouver l'invention de l'imprimerie et de la poudre à canon dans Pline et dans Athénée. [139]</aun>

<aun2>(a) <var.11> Odyssée. XXIV.</aun>

[139] Même attaque dans la Lettre sur la prétendue comète (1773; OCV, t.75A, p.101-19) et l'article Système des Questions sur l'Encyclopédie. Voir L. Dutens, Découvertes sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes, ch.6. On sait que l'idée de l'attraction a déjà été plus ou moins nettement formulée à des époques différentes, mais il était réservé à Newton de réunir dans une même loi générale les phénomènes de la chute des corps terrestres et les mouvements des corps célestes. Si Plutarque a regardé, dans La Face qui apparaît dedans le rond de la lune, l'attraction comme une des plus grandes absurdités de l'esprit humain, il a cependant fort bien saisi le mouvement curviligne de la Lune expliqué plus tard par Newton: 'Il y a le mouvement de la lune qui engarde qu'elle ne tombe, et la violence de sa révolution, ne plus ne moins que les pierres et cailloux, et tout ce que l'on met dedans une fronde, sont empêchés de tomber, par ce que l'on les tourne violemment en rond. Car chaque corps se meut, selon son mouvement naturel, s'il n'y a autre cause qui l'en détourne. C'est pourquoi la lune ne se meut point selon le mouvement de sa pesanteur, étant son inclination déboutée et empêchée par la violence de la révolution circulaire.' (Œuvres mêlées, trad. Amyot (Paris, 1787), t.5, p.261-62).

Variantes

<var.1>Kehl: I. (om. Première ignorance)

<var.2>NM, W75G: jouissance

<var.3>NM: roues

<var.4>Kehl: III.¶ Brachmanes, immortalité des âmes.

<var.5>Kehl: soit les Pythagores

<var.6>Kehl: créa

<var.7>NM: leur

<var.8> Kehl: IV.¶ Ame corporelle.

<var.9>NM, W75G, Kehl: même celui

<var.10>Kehl: (b)

<var.11>W75G, Kehl: (b)

<var.12>C'est ici que commence l'extrait du MS: bientot après ceux qui se disaient penseurs enseigneurs crurent que lame $^{V\uparrow}$humaine^{+} etait

<var.13>MS: de ce corps

<var.14>NM: s'appelait

<var.15>MS: lame $^{V\uparrow}$toujours corporelle^{+}

<var.16>MS: dapercevoir et de penser

<var.17>MS: tout, et les hommes rien.

<var.18>MS: Lempire romain se partagea

<var.19>MS: de ces

<var.20>W75G: les

<var.21>MS: pour croire

<var.22>NM: privée

<var.23>MS: <on> $^{V\uparrow}$le cœur

<var.24>MS: Lors que le christianisme setablit des peres de l'eglise adopterent et **(???)** durent embrasser lopinion des philosophes qui avaient admis limmortalité de lame, mais presque tous la supposerent corporelle.

origene dans lexorde de son periarcon declare qu'il ne sait pas si les ames ne viennent point de la semence de l'homme[140]

tertulien assure quune ame vient d'une autre ame comme notre corps est formé d'un autre corps[141]

S[t] jerome avoue que cest lopinion de touttes les eglises d'occident[142]

S[t] augustin dans sa lettre a marcellin dit que rien nest plus obscur et quil aime mieux sen raporter au sentiment d'autrui que de decider[143]

Il parle **(???)** plus hardiment dans sa cité de dieu <il dit> [V↑]voici ses paroles <u>que ceux la se taisent qui disent que lame est de la meme nature que Dieu</u>. C'est a dire <u>un esprit pur</u>.[144]

Ce petit ouvrage ne serait quun recueil de citations si lon voulait raporter tous les témoignages de ceux qui ont cru avec <toutte> lantiquité que tous les animaux hommes et brutes ayant une ame lont necessairement corporelle

Lorsque la theologie scolastique sempara de touttes les ecoles dans les temps scientifiquement barbares qu'on appelle le moien age, S[t] tomas daquino l'ange de l'école ne manqua pas de ressusciter les trois parties de lame longtemps oubliees la vegetative la sensitive et lintelligente

Enfin cest une enigme dont chacun a cherché **(???)** le mot depuis pitagore.

La revélation aurait pu seule nous instruire mais celui qui nous a enseigné nos devoirs nest pas venu pour contenter notre curiosité. il ne sest pas donné pour un philosophe; il ne nous a point parlé de la nature de notre ame; il ne nous a point dit en quel temps et comment elle entrait dans notre corps, si elle etait

---

[140] Voltaire paraphrase un passage du §5 du livre <u>Peri archon</u> (<u>Des principes</u>) qu'il a trouvé, ainsi que les citations qui suivent, dans l'<u>Histoire de la philosophie païenne</u> (t.1, p.342-43) ou la <u>Théologie païenne</u> de Lévesque de Burigny (t.2, p.53).

[141] Voir <u>De anima</u>, ch.19, et l'<u>Histoire de la philosophie païenne</u> (t.1, p.342-43) ou la <u>Théologie païenne</u> (t.2, p.52 et 56).

[142] Voir l'<u>Histoire de la philosophie païenne</u> (t.1, p.345) ou la <u>Théologie païenne</u> (t.2, p. 56), où Levesque de Burigny cite une Epître à Marcellin.

[143] Voir l'<u>Histoire de la philosophie païenne</u> (t.1, p.346) ou la <u>Théologie païenne</u> (t.2, p. 57-60).

[144] Cette citation de <u>La Cité de Dieu</u> (livre 8, ch.5), apparaît déjà dans l'article <u>Ame</u> des <u>Questions sur l'Encyclopédie</u> (<u>OCV</u>, t.38, p.231-32).

simple ou composee aerienne ou ignée, si elle logeait dans notre cerveau ou dans notre <corps> V↑cœur. V↓On peut

<var.25>W75G, **???**: en trois parties, la végétative, et l'intelligente; Kehl: en trois parties, la végétative, la sensitive et l'intelligente

<var.26>NM: mathématiques

<var.27>Kehl: V.¶ Action de DIEU sur l'homme.

<var.28>Kehl: tous

<var.29>Kehl: et immortel

<var.30>Kehl: agissant

<var.31>NM, W75G: celle